EX LIBRIS
J. BRENDLA

K 350

K 170

BIBLIOTE[illegible]ICIPAL
"ORÍG[illegible]SÁ"
Tomb[illegible] 27419
MUSEU [illegible]RIO

1686

DISCOURS SATYRIQUES ET MORAUX OU SATYRES GENERALES.

A ROUEN,
Chez RICHARD LALLEMANT, proche les R R. P P. Jesuittes.

M. DC. LXXXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Et se vendent a Paris chez la Veuve Blageard dans la cour neuve du Palais au Dauphin.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE MONTAUSIER.

MONSEIGNEUR,

L'honneur que vous me faites de trouver bon que je vous dédie mes Satyres leur eſt, ſans doute un grand

avantage, puisque c'est la seule chose qui les puisse faire valloir. Aussi, MONSEIGNEUR, je n'aurois jamais eû la hardiesse de leur faire voir le jour, sans que vous m'avez assuré avec vôtre sincerité ordinaire que je pouvois les y faire paroître. Ie l'ay donc crû sur vôtre parole, & j'ose vous les presenter, purgées le mieux qu'il m'a esté possible des défauts que vous y aviez remarquez. Ie vous supplie tres-humblement, MONSEIGNEUR, de les recevoir comme une marque de reconnoissance de toutes les bontez que vous avez toûjours eües pour moy, sans les avoir jamais meritées. Si ma Muse est assez heureuse pour plaire au Public, à la bonne heure. S'il luy refuse son approbation dont il est rarement libe-

ral, la vôtre, MONSEIGNEUR, m'empeſchera d'en avoir du chagrin, & il me ſuffit qu'elle vous plaiſe.

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.

Si vous n'eſtes pas du nombre par vôtre naiſſance, quoy qu'Illuſtre, vôtre merite vous en rend tout-à-fait digne. Le plus grand de tous les Roys l'a rendu inconteſtable par les tîtres avantageux dont ſa Majeſté a bien voulu vous honorer, & particulierement, confiant à vos ſoins, & à vôtre ſageſſe ce qu'il avoit de plus précieux, & de plus cher. C'eſt la juſte récompenſe de cette fidelité inviolable que vous avez toûjours eüe pour ſa Majeſté. Toute la France ſçait, MONSEIGNEUR, & l'Hiſtoire ne ne s'en taira pas, avec quelle genero-

ſité vous remplîtes vos devoirs, durant les dernieres Guerres Civiles, & en quels perils vous expoſaſtes vôtre vie pour le ſervice de nôtre auguſte Monarque. Ce ſeroit là un beau champ pour m'étendre, ſi les loüanges ne vous déplaiſoient pas autant que vous vous plaiſez dans les actions genereuſes. Cette raiſon m'empeſche de pouſſer plus loin celles dont vous eſtes ſi digne, & par vôtre fermeté d'ame, & par vôtre eſprit penetrant, que le bon ſens accompagne toûjours, & par vôtre Probité inviolable, ſoûtenuë d'une pieté exemplaire. Enfin, MONSEIGNEUR, vous eſtes au premier rang des hommes Illuſtres, & jamais perſonne n'en merita mieux le Tître.

Verbum non amplius addam,

Si ce n'eſt ce ſouhait.

Serius in cœlum redeas, diuque
Lætus interſis Populo Quirini!

Ie le fais avec le meſme zele dont je ſuis

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, tres-obeïſſant & tres-obligé Serviteur,
L. PETIT.

AU LECTEUR.

VOUS direz, sans doute, Lecteur, que je suis bien hardy de donner des Satyres au Public, aprés celles qui y ont parû depuis quelques années, avec un applaudissement general qu'on ne pouvoit leur refuser sans injustice. Je vous assûre que je me le suis dit moy-même, plus d'une fois, & je ne sçay pas trop d'où me vient cette hardiesse, ny si je m'en dois prendre à mon Estoille, ou bien à une certaine vanité presque toûjours inseparable de ceux qui composent. Les petits Poëtes, non plus que les grands Poëtes n'en sont

point exempts. Je ſuis de ces premiers, & je puis dire avec plus de ſincerité que ne l'a dit Horace, & meſme ſans alluſion à mon Nom.

Parvus
Carmina fingo.

Vous verrez bien que je dis vray, ſi vous prenez la peine de lire ces diſcours, qui n'en veulent à Perſonne en particulier. Cependant ſans que vôtre Nom y ſoit employé, vous vous y trouverez en plus de ſix endroits. Ne vous en fâchez point, je m'y trouve en plus de douze. Pourquoy vous aurois-je épargné, puiſque je ne me ſuis pas épargné moy-meſme? Si vous me dites que vous n'y rencontrez rien que vous puiſſiez vous appliquer, je vous répondray que vous vous connoiſſez mal, ou que

vous n'eſtes pas ſincere. Je ne le dis point pour vous chagriner, mais pour vous tirer d'erreur.

Que cette liberté de parler, ne vous oblige point à déclamer contre mes Satyres ; cela ne ſeroit pas d'un honneſte homme. Peut-eſtre ne vous plairont-elles point, parce que tout le Monde y eſt en maſque ; mais chacun a ſa ſorte de genie, & le mien n'eût jamais rien d'amer. J'avoüe qu'il n'eſt pas d'une grande élevation, ainſi ma Muſe chante aſſez uniment. Elle n'eſt point ſoûtenüe de ces expreſſions fortes & recherchées qui ſont la grande beauté d'un ouvrage, & qui obligent ſouvent à ſe récrier. Enfin vous ne la trouverez pas trop riche n'eſtant point de ces hardies volleuſes qui ſe parent à tous

propos du bien d'autruy. Elle a un peu de facilité, je penſe que c'eſt tout ce qu'elle a de bon. Qu'il n'y ait bien des choſes à reprendre dans mes vers, je ne m'en deffens point, bien loin de cela, qui me les corrigeroit bien exactement, me feroit un inſigne plaiſir. Enfin, Lecteur, condamnez-les, approuvez-les, ils n'en ſeront ny pires ny meilleurs. Je recevray vôtre cenſure, ſans chagrin; & vôtre approbation, ſans m'en applaudir. Ce ſera aſſez pour moy ſi je puis dire ſûrement.

Vitavi denique culpam,
Non laudem merui.

LETTRE

A MONSEIGNEUR LE DUC DE MONTAUSIER.

Cette Lettre est une espece de Satyre, ou l'Autheur dit qu'on ne peut rien écrire qui soit nouveau, toutes sortes de matieres étant épuisées. Qu'il n'y a que le tour que l'on donne aux Pensées qui les fait paroître nouvelles. Que tous les Poëtes sont de grands Voleurs; & que la maniere des anciens Satyriques qui nommoient les Gens ne doit point estre imitée.

MONTAUSIER de qui l'ame & si grande & si belle
Eût toûjours la vertu pour Compagne fidelle,
Pouvois-je à ces discours choisir un Protecteur
Qui prist plus chaudement le party de l'Autheur,

Contre les traits jaloux que lance la Critique,
Dont presque tout le monde en ce siecle se pique,
J'en veux comme tu vois, à ce débordement
De vices éclatans qui regnent hautement,
Et dont l'authorité par tout est reconnüe,
Comme si d'un Edit elle étoit soûtenüe.
Aujourd'huy que de gens hurlent avec les Loups?
On mesure le Sage à la regle des Fous.
Un cœur comme le tien nourry dans la droiture,
En a de la douleur, en gémit, en murmure.
Loin donc de me blâmer tu me sçauras bon gré
De m'estre en ces Discours hardiment déclaré
Contre une Mer d'abus, dont trop de sages testes
Vont temerairement essuyer les tempestes.
Mais quelqu'un me dira. Dequoy t'avises-tu,
Toy dont le nom obscur est à peine connu?
Dans ces vers qu'au Public ta foible Muse expose,
Parle, présumes-tu nous dire quelque chose
Qu'Horace, Juvenal, Perse n'ayent point écrit,
Et qu'aprés eux Regnier & Boisleau n'ayent pas dit?
De ces Rimeurs François, dont les nobles pensées
Dans l'esprit d'Apollon semblent estre puisées,
Esperes-tu pouvoir atteindre aux traits divins,
Ou bien les imiter en leurs heureux larcins?

Je ne ſuis pas ſi vain, je ſçay mieux me connoître.
L'Ecolier ne doit point s'égaler à ſon Maître.
Je ne prens pas ſi haut ny mon Ton, ny mon Vol;
Mais l'Oiſeau qui n'a pas la voix d'un Roſſignol
Se taira-t-il toûjours, & la douce Fauvette
Qui cede à ſes fredons ſera-t-elle muette?
On me peut dire encor, que mes diſcours Moraux
Qui battent ſeulement les vices generaux,
Faute de ce Sel noir dont la pointe eſt amére
Sembleront ennuyeux, n'auront pas dequoy plaire?
Que la Satyre eſt fade, à moins que d'y marquer
Sans nul déguiſement ceux qu'on veut attaquer.
Mais, Duc, n'eſt-il pas vray qu'elle paſſe pour crime
Lors que du nom des Gens l'Autheur enfle ſa rime?
Imiter en ce point le mordant Juvenal,
Quelque bien qu'on écrive, on écrit toûjours mal.
Il en coûta l'éxil à cét Autheur Illuſtre,
Relegué vers le Nil en ſon ſeiziéme luſtre;
Pour avoir dans ſes vers fâché Domitien
En vomiſſant du fiel contre un Comedien.
J'en pourrois nommer vingt ſur la foy de l'Hiſtoire,
Punis avec rigueur de leur Satyre noire.
Que de l'Areopage étoit ſage l'Edit,
Qui ſous peine bien dure aux Poëtes deffendit

De jamais employer dans un vers Satyrique
Le nom d'aucun Sujet de cette Republique.
En uſer autrement montre un barbare cœur
De qui le noir chagrin va juſqu'à la fureur
Il faut eſtre plus doux, & retenir ſa bile.
Qui raille, doit railler d'une façon civile.
Quand un Poëte n'a pas tout-à-fait répondu
A ce que de ſa Muſe on avoit attendu,
Le faut-il étrangler, à quel droit en médire?
On a beau ſe piquer de l'art de bien écrire,
Les Rimeurs delicats, & les plus raffinez
Des Cenſeurs ont ſenty les traits empoiſonnez.
Je n'en excepte pas ces gens vains qui, ſans Tîtres,
Des ouvrages d'autruy ſe ſont faits les Arbitres,
Et qui dans leur cabale ont un ſi grand credit,
Qu'à ce qu'ils ont jugé la cabale applaudit.
Seuls ils ont le bon goût, ſi l'on veut les en croire,
Le ſublime aujourd'huy leur doit toute ſa gloire,
Et ſi vous n'eſtes point couché ſur leur état,
Fuſſiez-vous un Brebeuf, vôtre vers ſemble plat.
Aprés tout, Sage Duc, il eſt bien difficile
De joindre heureuſement l'agreable à l'utile,
Et de rendre des vers doux, & majeſtueux,
Que de Galimatias ſe trouve aux plus pompeux?

Combien de traits hardis, à force de figure,
Font souvent que des vers la lumiere est obscure;
Qu'il faut lire, relire, afin de penetrer
Le vray sens de l'Autheur où l'on ne peut entrer?
Beaucoup sont entestez de ces fortes manieres,
Et passent s'il le faut les semaines entieres
A mettre seulement quatre vers en ragoût,
C'est ce que ces Autheurs appellent le bon goût.
Mais qui peut se vanter, tant Modernes, qu'Antiques
De n'avoir point bronché dans des vers magnifiques?
On veut dans les plus beaux, outre la majesté,
Et de l'invention, & de la nouveauté.
C'est ce que rarement on voit dans les ouvrages.
Nos Chantres d'aujourd'huy pillent ceux des vieux [âges,
Et qui leur parleroit de restitution
Les jetteroit bien-tôt dans la confusion,
Comme y fut autrefois la Corneille volleuse
Dont leur sert de leçon la fable ingenieuse.
Ah! si sur le Parnasse on pendoit les volleurs,
Que l'on verroit en l'air de squelettes d'Autheurs!
MONTAUSIER, c'est en vain qu'on creuse sa cervelle
Pour en faire couler quelque source nouvelle;

Et s'il faut que toûjours sur un dessein nouveau
Roulle vôtre sujet pour estre trouvé beau,
Il ne faut plus rimer, puisque nos jeunes plumes
Tirent leurs plus beaux traits des anciens volumes.
Le plus vaste sujet, dans sa fecondité,
Fait de l'invention voir la sterilité.
Combien voit-on d'Autheurs dire la même chose,
Et repeter en vers ce qui s'est dit en prose ?
L'art ne va pas plus loin, mais il a ses detours.
A la même pensée on donne divers tours,
Chacun selon le feu qui pousse son genie,
Ainsi l'invention se peut dire infinie,
Et variant toûjours quelque chose aux vieux traits,
Le noble art de rimer ne s'épuise jamais,
Si je le possedois de la haute maniere
De ces Chantres fameux que sur Pinde on revere,
Et dont les divins chants roullent sur ces Grãds tons
Qu'apprennent les neuf Sœurs à leurs chers nourrissons,
Sur ta rare valeur, sur ta vertu sublime,
Sur mille autres talents, qui t'acquirrent l'estime
De LOUIS, dont le Nom remplit tout l'Univers,
Je sçaurois épuiser la source des beaux vers.
Mais plaire à ce Heros si digne qu'on l'admire,
Duc, c'est un digne éloge, & même c'est tout dire.

SATYRE I.

Elle eſt contre l'ambition, contre l'avidité des richeſſes, & contre la volupté. L'Autheur fait voir qu'elles ne peuvent rendre l'homme content, luy laiſſant toûjours le cœur vuide, & ne ſervant qu'à luy faire commettre des crimes, & des injuſtices.

JUSQU'ICY de l'amour j'ay chanté les tendreſſes
Dans mille vers badins à de jeunes Maitreſſes ;
Mais ma Muſe aujourd'huy prend d'autres ſentimens
Qui s'accorderont mieux avec mes cheveux blancs.
Il eſt temps de quitter l'eſprit de bagatelle.
A des vers ſerieux la Satyre m'appelle,
Non pour mordre les Gens, mais pour les corriger
Des vices où ſouvent on les voit s'engager.
Homme, dans ce diſcours qu'aujourd'huy je t'adreſſe,
Je veux de ton eſprit te marquer la foibleſſe

Dans ton ambition, dans cette horrible faim
De l'or qui te charmant, te dévore le sein ;
Dans cette folle ardeur qui te pousse, & t'anime
A l'amour des plaisirs qui ne son point sans crime ;
Dans ces projets enfin l'un sur l'autre entassez,
Sur quoy jamais ton cœur ne t'a dit. C'est assez.
Homme trop plein de toy, ta misere est extresme,
D'employer tous tes soins à te tromper toy-mesme!
Incertain du moment de ton Arrest de mort,
Tu prétens t'établir le Maître de ton sort.
Tu fondes tes desseins sur ta fausse prudence,
Comme si l'avenir estoit sous ta puissance ;
Et, sans jamais borner ton cœur ambitieux,
Tu veux que l'on te place au rang des demi-Dieux.
Si le Ciel, te tirant de la Masse commune,
T'éleve dans l'éclat d'une haute fortune,
Encore qu'à luy seul tu doives ta grandeur,
Tu dis que ton merite en a fait la splendeur.
Plus ton pouvoir s'accroist, plus ton bon-heur aug-
[mente,
Plus aussi ton orgüeil te rend l'ame insolente ;
Et sans jetter les yeux sur ton estre mortel,
Tu Voudrois t'élever à toy-mesme un Autel.
Mais tu verras bien-tost ta gloire évanoüie ;
La Parque, en separant le fil où tient ta vie,

Détruira ce beau plan des desseins que tu fais,
Et le Tombeau sera ton Temple, & ton Palais.
Je parle à vous, heros de qui l'ame est si fiere.
Que serez-vous un jour ? un amas de poussiere.
C'est ce qui restera des tîtres fastueux
Qui donnoient de l'éclat à vos noms si fameux.
Meslez cendre Royale avec cendre rustique,
Y distinguerez-vous quelque marque héroïque ?
Non, le débris du corps du miserable Irus,
Est pareil à celuy du corps du grand Cyrus.
De vos Poëtes flatteurs les rimes empoullées,
Ces Marbres ciselez, ces riches Mausolées,
Ce pompeux appareil, ces ornemens divers
Dont l'on pare un Cadavre en l'immolant aux vers,
Feront chez nos neveux vivre vôtre memoire ;
Mais que gagnerez-vous à cette fausse gloire ?
Vos faits si bien écrits par un Historien,
Sont pour les Curieux, & pour vous ne sont rien.
Ce Heros, dira-t-on fut l'honneur de son âge,
Il eut de la valeur, il fut craint, il fut sage,
Toûjours il vint à bout de ce qu'il resolut ;
Sa gloire cependant à pour tout fruit, il fut.
Il fut ! mais que fut-il ? une Argile vivante
Pour un temps assez court, & chaque jour mourante;

Des maux les plus aigus le pitoyable objet,
De l'inconſtance enfin le malheureux joüet,
Dites-moy ſi l'Hiſtoire a r'animé les cendres
De ces fameux Ceſars, de ces grands Alexandres;
Et ſi, depuis le jour que la parque les tient,
De leurs arcs triomphaux leur eſprit ſe ſouvient?
Depuis que leur corps froid ſous le Marbre repoſe,
Goûtent-ils le plaiſir de leur Apotheoſe?
Par elle ils prétendoient la parque deffier,
Et cependant ils n'ont qu'une vie en papier.
Ne vous flatez donc point, vous que la gloire appelle;
Vous n'aurez qu'à leur mode une vie immortelle,
Au moment qu'un Heros ceſſe de voir le jour,
C'eſt en vain qu'on le loüe, à l'éloge il eſt ſourd.
Les termes ſi fleuris des Oraiſons funébres
Ne ſe font point entendre au Païs des tenébres.
La folle viſion dont l'on s'eſt enteſté
D'attendre des mortels ſon immortalité,
Qu'il faut pour s'en flatter avoir l'ame Payenne!
On ne peut l'eſperer que d'une mort Chrétienne.
Mais elle n'eſt pas trop de vôtre goût, Puiſſans
Dont les plaiſirs en foulle occupent tous les ſens,
Que la fureur de l'or ſi vivement emflamme,
Et dont l'ambition occupe toute l'ame.

Que vous eſtes à plaindre avec tous vos plaiſirs
Qui ne ſçauroient remplir vos trop vaſtes deſirs,
Vous employez en vain, & l'or, & l'artifice,
Pour faire qu'à ſouhait vôtre cœur s'en rempliſſe,
Il ſeroit vuide. Encor quand de tout l'Univers
Vous auriez aſſemblé tous les plaiſirs divers.
Ce cœur trop alteré ſans fruit les ſollicite,
Pour ſa capacité leur bande eſt trop petite;
Et tel dont il faiſoit ſon ſuprême bon-heur,
Souvent a moins duré que la plus tendre fleur.
Mais vous qui de deſirs ſentez vos ames pleines,
Ne comptez vous pour rien les chagrins, & les peines
Dont vous payez ſi cher vos plaiſirs criminels?
Que malgré leur douceur ils deviennent cruels!
Combien pour en joüir faites vous d'injuſtices!
D'un vice vous paſſez preſque par tous les vices.
Ah! pour vous contenter que ne faites-vous pas?
Violences, poiſons, lâches aſſaſſinats
De ces honteux plaiſirs ſont la ſuite funeſte.
Mais, hommes ſenſuels, qu'eſt-ce qui vous en reſte?
Des regrets éternels, & de cuiſans remorts
Qui paſſent en douleur les plus cruelles morts.
Bien que l'on vous dérobe à ce juſte ſupplice
Dont il falloit punir vôtre noire malice,

Et qu'un Juge gagné vous sauve injustement,
Vous vous rendez vous-mesme un autre Jugement.
C'est des grands scelerats la premiere vengeance
Dont le Ciel irrité punit leurs insolence,
Beaucoup plus rudement que sur les échaffauds,
Puisqu'ils ont dans le sein mille cruels Bourreaux.
Parlez, vous de qui l'or est le Dieu veritable,
Vous, dis-je, dont le cœur en est insatiable,
Eh, n'en avez-vous pas plus qu'il ne vous en faut,
Pour porter vôtre luxe au degré le plus haut ?
L'abondance est chez vous, vos Palais magnifiques
N'ont-ils pas épuisé les plus riches Boutiques.
Meubles, lambris, plat-fonds, tout y charme les [yeux,
Vos Cabinets ornez de vases précieux,
Vos Jardins enchantez, vôtre horrible dépense
Accusent hautement vôtre trop d'opulence.
Enfin vous avez tout, & tout vous manque encor;
En vain donc, mal-heureux, amassez vous tant d'or.
Quoy ? prolongera-t-il le cours de vos années ?
Quoy ? pourrez-vous tenir les heures enchaînées
Qui, marchant sans retour, d'un pas precipité,
Vous disent tous les jours, avare, homme enchanté,
Dessille-toy les yeux, voy nôtre diligence.
Nôtre rapidité marque ta décadence,

L'affreuse

L'affreuſe mort nous ſuit, ſe reglant ſur nos pas,
Et frappe de ſa faulx quand on n'y penſe pas.
Elle n'a nuls égards, elle eſt inéxorable.
Quand elle eſt imprévëüe, elle eſt épouventable!
Penſes-y, pauvre fou, ſonge à t'y préparer,
Et que ta ſoif de l'or te laiſſe reſpirer.
Borne de tes deſirs la vaine inquiétude.
Ta Goutte avec cét or devient-elle moins rude?
Dors-tu de meilleur ſomme, & plus tranquillement?
Si ta bouche le dit, ton cœur ſçait qu'elle ment
Mais, heures, taiſez-vous quoy que vous puiſſiez dire,
L'or ſur l'avare cœur s'eſt acquis trop d'empire.
Son mal eſt incurable, il n'en veut point guerir,
Meſme en le gueriſſant on le feroit mourir,
Cét enfant du Soleil, malgré ſa tyrannie,
Eſt pour ce mal-heureux le charme de la vie.
Amaſſe homme alteré, ſois plus riche qu'un Roy.
Tout cét or amaſsé ne ſera pas pour toy.
Au fort de la fureur de tes deſirs avides,
La Mort en un moment t'en rendra les mains vuides,
Et lors qu'il te faudra ſuccomber ſous ſes traits,
Que d'inutiles pleurs, & que de vains regrets!

Un linge sur ton corps sera tout l'équipage
Qu'on te préparera pour l'éternel voyage.
Mais vous ambitieux, esprits toûjours rongez
Entre mille desseins vainement partagez,
Et dont le faste aspire aux dignitez sublimes,
Que pour y parvenir vous commettez de crimes !
Les orgueilleux projets de vôtre ambition
Appellent au secours dissimulation,
Bassesse, cruauté, trahison, injustice,
Et vôtre cœur se rend leur mal-heureux complice.
Mais qui court aux honneurs aux dépens de l'honneur,
N'en eût jamais un grain de bien vray dans le cœur
D'ailleurs, si le succés répond à vôtre attente,
Dites-moy si vôtre ame est pleinement contente ?
Oüy, me répondez-vous, pourquoy dans vôtre sein
Roullez-vous donc toûjours quelque nouveau dessein ?
Non, vôtre vanité n'est jamais satisfaite.
Plus on a de grandeur, & plus on en souhaite.
L'ambition de cœur ne se peut mesurer.
Tient-il ce qu'on la vû si long-temps desirer ?
Comme s'il n'avoit rien, il est toûjours en queste.
Cette ambition croît, & jamais ne s'arreste,

Chacun cherche à ſon ſort toûjours nouvel éclat.
L'abbé le mieux rempli veut devenir Prélat.
Le Prélat au Chapeau, tout plein d'ardeur aſpire ;
Le Marquis, au Duché, l'Electeur à l'Empire,
Et, tant l'ambition met l'eſprit à l'envers,
Le plus puiſſant Monarque aſpire à l'Univers.
L'ambitieux enfin trop plein de ſon merite
Croit toûjours ſa Grandeur encore trop petite,
Et ſes vaſtes deſirs ſans bornes, ſans milieu
Seroient vuides encor quand il deviendroit Dieu.
Mais, malgré ſa grandeur la fortune s'en joüe.
Souvent elle l'éleve au plus haut de ſa roüe,
Afin de faire voir qu'elle l'y fit monter,
Pour avoir le plaiſir de le précipiter.
Tu l'adores pourtant cette aveugle infidelle,
Cœur tout peſtry d'orgüeil, cœur plus aveugl qu'elle ;
Et, malgré la raiſon, & ſes ſages diſcours,
A ſa Divinité tu conſacres tes jours !
Eh bien, crois en Grandeur, ta gloire raſſaſie.
Détrône ſi tu peux les Maîtres de l'Aſie ;
Va juſqu'où peut aller le plus ambitieux ;
Fais-toy de ton vivant mettre au nombre des Dieux,

Il faudra, malgré toy qu'à la mort tu te rendes,
Et qu'en ſimple Mortel, ſans honneurs tu deſcendes
Dans le triſte Tombeau qu'elle t'a deſtiné.
Penſes-y, ſi tu veux, l'Arreſt en eſt donné.

SATYRE II.

Elle eſt contre beaucoup de défauts & de vices en general ; & par les portraits d'un médiſant de profeſſion & de celuy d'une Dame déterminée à faire toûjours l'amour. L'Autheur fait voir que l'on ne ſe corrige guere des vices d'habitude.

N'Arresterez-vous point vôtre langue inſolente,
A l'Abbé Gandolin diſoit un jour Orante ?
Elle fait que chacun vous haït dans le quartier.
Non, luy répondit-il, faites vôtre métier.
Pour moy, je fais le mien ; médire eſt mon caprice,
Ce que j'eſtime plus qu'un riche Benefice.
Contentez-vos amours avec vôtre Blondin,
Je veux parler de tout, & faire le badin,
Vous dites que je porte une langue impudente ;
Mais toutes ces Chanſons que dans Paris on chante
Sur vous, ſur Beatrix, ſur Liſe, ſur Iris,
Font bien mieux vos portraits que tout ce que je dis.

Elles en disent plus que je n'en sçaurois dire
Quand j'employerois un an tout entier à médire.
Eh pourquoy se fâcher, soit que l'on mette en
L'intrigue de la Dame avecque le Galant, [chant
Soit que dans l'entretien on la debite en Prose ?
La Prose ny les Vers ne font rien à la chose.
Que le bruit s'en répande, ou qu'il soit étouffé,
Le pauvre Epoux n'en est ny plus ny moins coiffé,
Il ne laisse pas d'estre une honneste personne ;
Et l'Epouse n'en est ny plus, ny moins friponne.
Voulez-vous empescher qu'on ne parle de vous,
Belles ? ne fraudez point les droits de vos Epoux.
Soyez Femmes de bien, les langues seront sages,
Et l'on ne verra plus de médisans ouvrages.
Dés que les bonnes mœurs on ressuscitera,
On ne médira plus, la Satyre mourra.
Mais, dans mille sujets de faire une Satyre,
Ah ! qu'il est malaisé de s'empescher d'écrire !
Si j'avois ce talent, sur les vices du temps
Je vomirois des Vers pleins de fiel, & mordans.
On y verroit des mœurs une vive peinture
Que je sçaurois sans fard tirer d'aprés nature ;
Et, déclamant ainsi contre tous les abus,
Je suis seur qu'au Public mes rimes plairoient plus

Que beaucoup de Sermons tous remplis d'éloquence
Des Orateurs sacrez qu'admire nôtre France.
La Satyre elle-même est un Prédicateur
Dont jamais le discours ne doit estre flatteur.
Encor qu'à quelques-uns elle échauffe la bile,
Il luy faut donner cours parce qu'elle est utile.
Qui se fâche d'y voir ce qu'il fait hardiment,
Et dont il doit rougir, se fâche injustement.
Mais, me répondrez-vous, les plus forts Satyriques
Jamais n'ont pû guérir les maux des Republiques.
Nommez-m'en une seule ou, malgré tant de loix,
Faites si sagement, avecque tant de poids,
Chacun ne suive pas l'attrait qui le domine.
A-t-on pû dans pas une étouffer la rapine?
Parcourez bien l'Histoire, & dans tous les Etats
Vous trouverez toûjours les mesmes scelerats,
Des Juges corrompus, d'incontinens Pontifes,
Et de hardis Volleurs armez de longues griffes
Qui ravissent le bien des gens indefendus,
Sans que l'on en ait vû que fort peu de pendus;
Mais les plus gros larrons bien garnis de finance,
En appointant le Juge, esquivent la Potence.

Pouvoit-on mieux dauber les gens qui riment mal,
Qu'a fait l'Imitateur du fameux Juvenal,
Cependant, en dépit de ſes fines Satyres,
Nous voyons tous les jours des vers encore pires
Que ceux de tant d'Autheurs que ſa Muſe a bernez.
Combien de Madrigaux, de Sonnets mal tournez,
De contes ennuyeux, de Rondeaux pitoyables,
De Ballades ſans Sel, & d'Odes miſerables,
De réduit en réduit courent effrontément!
Qu'il en eſt en nos jours un grand débordement!
Mais de le réprimer perſonne n'eſt capable,
Des Poëtes la fureur fut toûjours indomptable.
D'ailleurs, on à tout dit, ainſi de ces diſcours
La prudence voudroit qu'on arrétaſt le cours.
On hait trop la redite, elle ennuye, elle laſſe.
La ſeule nouveauté fait l'attrait du Parnaſſe.
Mais le ſiécle fournit tant de ſujets divers,
Dont un Poëte mordant pourroit faire des vers.
Orante, croyez-moy, la fureur de ſa verve
Attireroit bien-toſt le ſecours de minerve.
Ses Satyres ſeroient un fidele Miroir,
Où ſans trop ſe chercher chacun ſe pourroit voir;
Et, malgré qu'il en euſt ſçauroit le reconnoître
Tel qu'il eſt en effet, non tel qu'il veut paroître.

Un Asne, travesty sous la peau d'un Lion
Un jour sortit du Bois pour saisir un Mouton ;
Et, pour mieux imiter le Lion en colere,
Fit effort pour rugir, mais il se mit à braire.
Tout le Monde n'est pas toûjours ce qu'il paroist ;
Mais, malgré l'artifice, on n'est que ce qu'on est.
Parmy ces Gens tout d'or dont le desir avide
S'est vû si-tost remply par un bon-heur rapide,
Dont le luxe effroyable, & le faste arrogant
Sont toûjours soûtenus d'un air fier & morgant,
Que de faquins masquez d'une fausse noblesse
Ne se souviennent plus qu'elle fut leur bassesse.
Mais en vain ces veaux d'or marchent en orgueilleux,
Ils sont ce qu'ils étoient lors qu'ils étoient des gueux.
Ils ont beau se targuer de leur haute opulence,
La fortune jamais ne change la naissance
Ils ont beau s'allier à d'Illustres Maisons,
Et charger de quartiers leurs nouveaux écussons,
Malgré les gros presens d'une fortune heureuse,
Ils se sentent toûjours de leur race poudreuse.
De quelque beau harnois qu'un Cheval soit paré,
Il est toûjours Cheval, malgré le mords doré.

Un de ces beaux Messieurs fils d'un vendeurs de
sarge,
Aprés qu'il se fut fait la conscience large,
Et marchant sur les pas des plus riches traittans
Devint un gros Monsieur, mais en fort peu de temps
(Les Gens vulgairement appellez Gens d'affaires
Sçavent de l'interest les plus secrets mysteres)
Il ne luy manquoit plus qu'un peu de qualité.
Sur une vieille tige il fut bien-tost enté
(Avec l'or on fait tout) ses armes on prépare,
Et vous allez entendre une chose assez rare.
L'Enseigne de son Pere étoit un Lyon verd.
Aussi-tost l'écusson d'argent se vit couvert.
Un Lyon de Sinople ensuite l'on applique
Sur ce Champ argenté, mais Lyon magnifique,
Mais Lyon lampassé, rempant, onglé, gueulé,
Ce qui sentoit beaucoup son noble signalé.
Ensuite il prit le nom d'une Maison Illustre,
Et par là prétendit mettre la sienne en lustre.
Certain Marquis en eut un millier de Loüis,
Marquis de qui les biens s'étoient évanoüis,
Noble, mais qui devoit jusques à sa chemise;
Et, pour trancher le mot, gueux comme un Rat
d'Eglise.

Jamais Homme ne fut, ny plus fat, ny plus vain
Que (déguisons son Nom) ce Monsieur le Villain,
Tellement entesté de sa race nouvelle
Qu'il croit que sa noblesse est antique, & réelle.
Eh bien, que dites-vous de ce gros Financier ?
Il merite luy seul un discours tout entier.
Mais, Orante, le Monde est un vaste Theatre
Où chacun fait son rôle en superbe Idolâtre,
Puisque chacun s'adore, & croit que ce qu'il fait
Est tout ce qui se peut faire de plus parfait,
A sa mode chacun aime ses bagatelles.
Moy je mets mon plaisir à courir les rüelles,
Comme font les Abbez à courir l'Evesché,
Croyant qu'il leur est hoc, parce qu'il ont presché,
Il se debite là cent intrigues secrettes.
On y sçait assortir les Galans, les Coquettes.
Là je voy ces blondins qui se vantent souvent;
Mais dont le feu follet n'est payé que de vent.
J'y voy ces étourdis qui veulent que l'on croye
Qu'ils sont favorisez, qu'ils nagent dans la joye,
De leur felicité marquant l'heure, & le jour,
Mesme avant que d'avoir déclaré leur amour.
Là je voy quantité de Cadets Mascarilles,
Dont les corps ondoyans sont souples comme anguilles,

Et qui prennent tout l'air de ces fats si parfaits
De qui Moliere a fait les risibles Portraits.
Là je me divertis de ces beaux Politiques,
Enchantez, affamez de nouvelles publiques,
Raisonneurs importuns en matiere d'Estat,
Et prests à réformer Ministre, & Potentat.
Là je voy ces fâcheux, dont jamais on n'approche,
Qu'ils ne fassent sortir le rôle de leur poche;
Et qui dedans l'oreille, en dépit qu'on en ait
D'un ton majestueux vous fichent un Sonnet,
Un Conte, un Madrigal, une Ode, une Ballade,
Toûjours admirateurs de leur Ouvrage fade,
Qui pourtant dans ces lieux trouvent des Partisans
Tous Gens de bel esprit, mais non pas de bon sens.
Bon sens, & bel esprit ne sont pas trop Confreres,
L'un s'attache au réel; l'autre aux pures chimeres;
Et pour vouloir toûjours penser trop finement
Dans le discours obscur il donne frequemment.
Là je rencontre enfin dequoy toûjours médire,
Et je sçay ramasser milles choses pour rire,
Par quoy divertissant les autres à leur tour
Au Monde curieux je sçay faire ma Cour.
Orante, il en est peu dont l'oreille se lasse
D'entendre le recit de tout ce qui se passe

Dans

Dans les réduits badins du Royaume coquet ;
Mais ma langue jamais n'ajoûte rien au fait
Comme font ces pendards qui, par malice noire
De mille fauſſetez vous brodent une hiſtoire ;
Qui tournent tout en mal, juſqu'aux honneſtetez
Que font à leurs Amans de civiles beautez ;
Qui traittent une intrigue à peine commencée,
De galante amourette un peu trop avancée,
Et vous plantent le Bois ſur le front d'un époux
Qui n'a lieu, tout au plus, que d'eſtre un peu jaloux.
Le Monde eſt bien méchant ! un pauvre amant ſoûpire ;
Et ſa Dame, qui craint que d'amour il n'expire,
Luy fait un petit bien, ſans bleſſer ſon honneur.
(Action charitable, & qui part d'un bon cœur)
Bien loin de l'excuſer, bien loin de la deffendre
On la pille, on l'écorche, on en dit pis que pendre.
Falloit-il la traitter ainſi cruellement,
Pour avoir empeſché le trépas d'un Amant ?
Mais (choſe à remarquer) la moins honneſte femme
Eſt celle qui toûjours la premiere déclame.
Eh, que n'a-t-on point dit d'Amarante, & de moy ?
Je n'en fais point le fin, j'ay langui ſous ſa loy.

Elle eût pour mon amour beaucoup de complaisance ;
Mais, parce qu'elle étoit Femme de conscience,
Malgré tous mes soûpirs, & malgré tous mes pleurs,
Elle ne m'a payé qu'en legeres faveurs.
Oüy, malgré mes transports, & mes inquiétudes,
Mon feu ne s'est nourry que d'amoureux préludes.
Eh bien, Orante, eh bien, parlez de bonne foy ;
Dans tout ce long détail n'auroit-on pas dequoy
Faire une ample Satyre, & la rendre agreable ?
C'en seroit desja fait si j'en étois capable.
Si le Ciel m'eust fait naître avec l'art de rimer,
Sur ce sujet fecond j'aurois sçû m'exprimer
D'une maniere forte, & j'ose dire heureuse,
Sûr qu'on n'eust point traitté ma Muse d'ennuyeuse.
Mais mon esprit n'ayant nulle part aux douceurs
De ce discours reglé qu'on apprend des neuf Sœurs,
Et m'étant déclaré l'Atila des sottises,
En Prose j'accommode, & Marquis & Marquises ;
Mais j'entens seulement les sottes, & les sots,
Et j'ay l'esprit content, quand je dis ces bons mots
Qui roullent finement, que peu de gens attrappent
Qu'à peine je retiens, qui malgré moy m'échappent,

Et qui ne plaiſent pas au Monde impertinent,
A qui d'un air malin je donne un coup de dent.
L'aſtre qui me conduit ce ſentiment m'inſpire,
Auſſi c'eſt ſans raiſon que l'on y trouve à dire.
Si je veux, dites-vous, la ſageſſe écouter,
De mon aſtre je puis l'Aſcendant ſurmonter.
Je le veux; mais chacun ſe plaiſt dans ſa folie.
A trop d'auſterité la ſageſſe nous lie.
Le nombre eſt grand de ceux qui le penſent ainſi.
Et vous qui me preſchez, vous le penſez auſſi.
Vôtre cœur rebuta cette facheuſe hôteſſe
Au moment qu'il ouvrit ſa porte à la tendreſſe,
Sage, & tendre à l'amour n'ont nulle affinité
Ce qu'on dit au contraire eſt bien mal inventé,
On veut ſe contenter quand tout de bon l'on aime;
Meſme aimer autrement c'eſt ſe haïr ſoy-meſme,
Il n'eſt rien de ſi ſot que ces beaux ſentimens
En termes ſi fleuris couchez dans les Romans,
N'aimer que pour aimer, ſans fruit, ſans eſperance.
Tient du viſionnaire, & de l'extravagance,
Et ce que là-deſſus la Précieuſe dit,
Orante, part bien moins du cœur, que de l'eſprit
Que je vous ſçay bon gré de la franche maniere,
Dont vous faites l'amour, ſans eſtre façonniere.

Vous en estes loüable ; & , dans la verité ,
Cela s'appelle avoir de la sincerité ,
Mais qu'y gagneriez-vous quand vous feriez finesse?
En vain Amarillis trenche de la Lucrece ,
Chacun sçait son intrigue , & que le beau Daphnis
D'une telle Vénus est le cher Adonis.
En vain contre l'amour l'hypocrite déclame ,
En vain sous l'air de prude elle cache sa flame ,
Aussi pour m'expliquer sans nul déguisement ,
Vôtre honneur , & le sien pésent également.
Pour revenir à moy , ma langue médisante
Suivra jusqu'au Tombeau sa naturelle pente.
Abbé , me dites-vous , quelqu'un se déjoüera ,
Et de vos gais propos vôtre dos pâtira.
C'est ce que tous les jours produit la médisance.
La médisance entrée outre la patience ,
Et donne tant de force au premier mouvement ,
Que de prés la fureur suit le ressentiment.
Ne médisez donc plus. Je le veux bien , Orante ,
Pourveu que vous quittiez le rolle de Galante ,
Luy dit-il , renonçant pour jamais aux amours.
Ah ! luy dit-elle , Abbé , vous médirez toûjours.

SATYRE III.

L'Autheur y fait voir que la vie de la Cour n'eſt pas la plus heureuſe ; qu'il faut avoir une grande force d'eſprit pour s'y gouverner en Homme ſage, & que la vertu y court de grandes riſques.

TU t'étonnes, Daphnis de me voir en Province
Relegué pour toûjours, & renoncer à Prince,
A faveur, à fortune, à tous emplois, à Cour,
Choiſiſſant pour retraitte un ruſtique ſejour.
De ton étonnement à mon tour je m'étonne ;
Car tu n'ignores pas le tourment que ſe donne
Un Homme ambitieux, yvre de la vapeur
Dont la faveur enchante, & flatte un foible cœur.
Que de tours, de détours, de ruſes, de ſoupleſſes,
Que d'infidelitez, de fourbes, de baſſeſſes
Il faut mettre en uſage afin de l'attirer,
Au hazard de paſſer ſa vie à l'eſperer.

La Cour n'eſt-elle pas un Royaume d'eſclaves
Qui volontairement ſe donnent des entraves.
L'air au matin pour eux eſt tranquille & ſerein ;
Mais ſombre vers le ſoir, & de nuage plein.
Eſt-ce un employ charmant que de piquer le coffre,
Attendant chaque jour que l'occaſion s'offre
De faire vôtre Cour durant quelque moment,
Et de vous voir payé d'un regard ſeulement ?
Regarde, cher Daphnis. la cruelle torture
Que depuis tant de mois l'Abbé blondin endure
Pour trouver les moyens d'eſtre un Aſſie mitré.
De tous côtez il queſte un Patron aſſuré.
Il en change ſouvent, il donne à tout, il brigue ;
Et, pour y parvenir, il feroit une ligue
Avecque Lucifer, avecque Belzebut,
Si c'étoit le ſeul biais d'arriver à ſon but.
Mais il a beau briguer, on l'exclut à ſon Titre.
En vain cét ignorant ſe flatte d'une Mitre.
Ce ſeroit ſeurement payer à trop haut prix
Un Docteur ſans ſcience, & deux Sermons appris.
Ce fat ne ſçait-il pas que ce qu'il ſollicite
Ne s'accorde jamais qu'aux Hommes de merite.
Auſſi ne voit-on point aujourd'huy de Prélat
Dont le profond ſçavoir ne rehauſſe l'éclat,

Voy le soin vigilant d'Acante l'intrepide
Qui mépriſant l'acier, & le plomb trop rapide,
A le bras en écharpe, & chemine en Vulcain.
Combien le mal-heureux fait-il de pas en vain
Pour obtenir du Roy ſa teſte couronnée
Sur trois cens pieces d'or par Varin burinée.
Conſidere à loiſir l'inconſtance des vents
Qui font de tous côtez tourner les Courtiſans,
Leurs deſſeins, leurs projets ſont fondez ſur le ſable.
La Cour mon cher Daphnis, n'eût jamais rien de ſtable.
Voy celuy-cy banny, cét autre rappelé,
Voy celuy-cy qui tombe, & cét autre ébranlé,
Voy l'un que l'on éleve, & l'autre qu'on abaiſſe,
Pour entrer en faveur voy comment on s'empreſſe,
Tu diras comme moy, vû ces ſoins infinis,
Qu'avec moins de rigueur des volleurs ſont punis
Par les cruelles mains des Bourreaux les plus rudes,
Que n'eſt le Courtiſan par ſes inquiétudes.
La Cour eſt une Mer où de gros tourbillons
Fracaſſent les Vaiſſeaux, & les coulent à fonds.
Sur le meilleur Voilier le plus ſage Pilote
Se perd où le Vaiſſeau le pire de la Flotte

Se sauve dans le temps qu'on le croyoit perdu,
Et dans le port se trouve heureusement rendu.
Tu dis pourtant qu'elle est le centre du beau monde
Qu'en plaisirs, qu'en grandeur, qu'en richesse elle abonde,
Et qu'on peut l'appeller un sejour enchanté,
Dis plûtost, le sejour de l'infidelité;
Où l'on voit peu de Gens dont les talents insignes
Les fassent honorer autant qu'ils en sont dignes.
Où s'en trouvent beaucoup qui sont d'un si bas prix,
Qu'on pourroit assurer que le sort s'est mépris,
Quand il les a traittez comme des Gens d'élite,
N'étoit que la faveur connoît peu le merite.
Où l'on vous traitte enfin en homme du vieux temps,
Si sur la probité roullent vos sentiments.
Là le choix des heureux qu'on voit entrer en lice
Se trouve assez souvent l'ouvrage du caprice,
Là vous voyez placer dans un poste éclatant
Tel qui rampa d'abord en Homme de neant;
Et tel qui le traitta comme un Homme à ses gages.
Luy rend avec respect ses plus humbles hommages.
C'est à quoy mon cœur fier ne sçauroit s'abbaisser
On ne peut cependant sa fortune pousser,

Qu'en donnant de l'encens à ce honteux Idole,
Lors que de la faveur il eſt le ferme Pole.
Eſtes-vous de ſon ſang, n'importe à quel degré,
Des emplois les plus beaux vous eſtes aſſûré;
Et fuſſiez-vous d'un fat une image parfaite,
Allez, produiſez-vous, vôtre fortune eſt faite,
Vous n'avez plus l'eſprit ny borné, ny peſant,
Et jamais ſous le Ciel perſonne n'en eût tant,
Chacun vous applaudit, vous digne qu'on vous berne,
C'eſt ainſi, cher Daphnis que la Cour ſe gouverne,
Socrate ny Solon n'en ont pas fait les loix;
Ne t'étonne donc point de tant de mauvais choix.
Cecy n'offenſe point ces Gens d'Illuſtre marque
Choiſis directement par un juſte Monarque
Tel que le Grand LOUIS, dont le diſcernement
Marque un eſprit ſolide, un profond jugement;
LOUIS ce vray Soleil, dont la vive lumiere
Ne penetre pas moins que par tout elle éclaire,
On ſçait les reſpecter, mais il eſt peu d'heureux
Favoriſez du Ciel d'un regard amoureux.
Cecy n'offenſe point ces Hommes toûjours ſages
Que leur belle ame a mis à couvert des naufrages

Que font-là tous les jours des vertus de Heros,
Qui mal-heureusement entraînez par les flots
De milles passions que la fureur anime,
Pour de bas interests donnent les mains au crime,
Il ne faut point flatter, à moins d'un triple airain,
Toûjours un sage cœur n'y peut demeurer sain,
Tenté qu'il est toûjours de cent mauvais exemples.
L'or, & l'ambition ont là de fameux Temples,
De ces puissans demons les Idoles flatteurs
Sçavent vous attirer par des appas menteurs,
Mais estes-vous lié de leurs funestes chaînes,
Leurs charmes les plus doux se transforment en gesnes;
Les traits de la vertu se trouvent effacez,
Vous rappellez en vain vos sentiments passez,
La raison veut parler? l'interest la fait taire,
Et l'on se rend enfin esclave volontaire.
Aprés cela, Daphnis, me conseillerois-tu
D'aller vivre à la Cour où tremble la vertu?
Je sens bien que la mienne a de trop foibles armes
Pour surmonter l'attrait de ses dangereux charmes.

SATYRE IV.

Elle roulle sur ces paroles du Sage. Le nombre des Fous est infini. *L'autheur dit que la folie gouverne souverainement l'esprit de l'Homme, que sans elle il n'auroit pas dequoy s'occuper ; & par diverses peintures des Professions que l'on embrasse, il montre que tout est folie.*

CE que du siecle d'or l'antiquité raconte
N'est qu'une vision, n'est qu'un fabuleux conte.
L'homme a toûjours vécu comme il vit aujourd'huy,
Et jamais la raison n'a triomphé de luy.
De tout temps la folie est sa Mere nourrice,
Il suit aveuglément ses loix, & son caprice,
Faut-il donc s'étonner de cette quantité
De fous de tous Estats dont le Monde est gasté ?
Il en est sous le Dais, sous le Froc, sous la Mitre,
Et de Sage Caton tel affecte le titre,

Qui passe pour un fat, mais un fat achevé,
Et mesme pour un fou hautement approuvé;
C'est une Nation d'une telle étenduë,
Que de quelque côté que l'on tourne la veüe,
Il s'en presente aux yeux, & qui n'en veut point voir,
Doit les tenir fermez, & casser son Miroir.

Le Sage qu'on nomma Sage par excellence
Ne prononça jamais de plus juste Sentence,
Que lors qu'il prononça comme une verité,
Que le nombre des fous tient de l'infinité,
Cependant la folie à l'homme est necessaire,
A moins que d'employer ses jours à ne rien faire,
Examinons un peu. Sans elle verroit-on
Tant de Gens attaquez de la demangeaison,
Qui se peut appeller une espece de rage,
De donner au Public ouvrage sur ouvrage;
Et s'ils n'étoient pas fous, courroient-ils le hazard
De se voir critiquer par le tiers, & le quart?

Si l'on n'étoit pas vain jusqu'à l'extravagance
Oseroit-on sonder le fond de la science
Pour n'y comprendre rien aprés bien des sueurs?
Aussi que d'ignorans se font passer Docteurs!

On a beau consulter ces morts de qui les plumes
Ont fait paroître au jour tant de doctes volumes,

Aprés

Aprés les avoir lûs, & dessus médité,
L'on sort peu convaincu d'aucune verité,
Ce fou si renommé des atômes le Pere
Eut assez de raison, pour un visionnaire,
Lors que la verité dans un puits il logea,
On devine aisément ce qu'il entend par là,
Pour nos foibles esprits elle est toûjours voilée,
Infaillible pourtant quand elle est revelée,
En chercher d'autre icy, c'est travailler en vain,
Hors d'elle tout enfin roulle sur l'incertain.
Mais est-il sous le Ciel un délire semblable
A Celuy de quitter une vie agreable,
Tranquille, sans contrainte, & sortir du Repos
Pour estre Magistrat, & vous charger le dos [Robe.
D'un drap épais, & lourd, que l'on vous taille en
Qui du jour tous les jours la moitié vous dérobe?
Quoy? donner hardiment les dix mille Loüis,
Pour s'asseoir sur un Banc semé de Fleurs de Lys,
Pour lire des écrits tous pleins de barbarie,
Pour n'entendre parler que de chicanerie,
Pour oüir déclamer Jan contre Nicolas,
Pour s'en aller ensuite entretenir des sacs,
Pour donner audience au Plaideur miserable,
Dont l'importunité fait qu'on le donne au diable,

Pour s'y donner auſſi ſoy-meſme aveuglément
Quand, ou l'or, ou l'amy préſide au jugement,
Ou qu'en faveur d'Iris l'équité l'on neglige !
Il faut eſtre attaqué d'un furieux vertige,
Lorſque l'ambition de ſa folle vapeur
Juſques à cét excés vous faſcine le cœur.
Encor l'ambition ſeroit-elle excuſable,
Si l'on vous choiſiſſoit comme un ſujet capable
De tenir dignement le rang de Senateur.
Mais euſſiez-vous l'eſprit du plus fameux Docteur,
Et fuſſiez-vous en droit un Cujas, un Bartole,
En ſçeuſſiez-vous aſſez pour en tenir école;
Euſſiez-vous l'ame, enfin, pleine d'integrité
(Du parfait Magiſtrat premiere qualité)
Faute d'argent comptant pour payer cét Office,
On vous juge peu propre à rendre la Juſtice
Souvent Thémis en gronde, & hautement ſe plaint
Que l'on mette en trafic ſon Mineſtere Saint;
Qu'on place ſur les Bancs (choſe bien ridicule)
Des Enfans dont la main ſent encor la ferule;
Et qui, ſans concevoir ny le droit ny le fait,
Sur des cas importans opinent du Bonnet.
Ils ſe feront, dit-on, avec l'experience
De juger, en jugeant, ou acquert la ſcience,

Oüy ; mais c'eſt aux dépens d'un Plaideur bien fondé,
Et de qui le bon droit tous les jours eſt frondé ;
Loin de peſer les voix, chez Thémis on les compte,
Et ſouvent pour le Juge elle rougit de honte,
Ainſi le Medecin, pour apprendre à guerir,
Ne met que trop de Gens en état de pourrir.
Mais que de jour en jour le bon ſens ſe débande !
Plaideur, vôtre folie eſt encore plus grande,
Vous voulez devenir un pilier de Palais.

Eh que ne ſongez-vous à vous donner la paix ?
Combien de pas perdus chez un Juge ſevere
Qui, quand vous commencez à conter vôtre affaire,
Prend un front de Caton, avec l'air negatif,
Et vous répond ſouvent d'un ton rebarbatif,
Au Secretaire enſuite il faut porter l'offrande
En beaux Loüis comptants, dont ſa main eſt friande,
Sans ce qu'il faut donner à l'avare Greffier,
Qui vous vend à ſon mot parchemin & papier,
Le Peuple chicaneur tout à tour vous rançonne,
Vous flattant fauſſement que vôtre cauſe eſt bonne,
Songez à vous tirer de la gueule des loups,
Mais je vous preſche en vain ; vous eſtes de ces fous

Qui s'eſtimants heureux, bien qu'ils ſoient miſe-
rables,
Dévroient eſtre logez avec les incurables.
Autre grande folie où donnent force Gens,
Et dont le rude joug fait bien des mécontens,
C'eſt cét empreſſement qu'on a pour l'hymenée,
Ah! le peſant fardeau d'avoir femme & lignée!
Il n'eſt point ſous le Ciel d'eſtat plus mal-heureux;
Et c'eſt-là, comme on dit le grand chemin des
bœufs
Mais avecque le temps tout ſe rend ſupportable
Juſqu'à ce bois honteux dont le poids vous accable.
Un Mary s'apprivoiſe, & voit le peu de fruit
Qui revient au jaloux d'avoir fait bien du bruit,
Meſme on en voit plus d'un s'armer de patience
Quand ſa Corne devient la Corne d'abondance,
Et mépriſant l'honneur, & le qu'en dira-t-on,
Quand le payeur arrive, il ſort de ſa Maiſon.
Pour ſe mettre à couvert de ce petit orage,
Janot crût avoir fait un vray trait d'Homme ſage
D'épouſer une laide, & l'aide à faire peur,
Il en tient cependant d'une belle hauteur,
Soit ſa facilité, ſoit ſes beautez ſecrettes,
Seule elle a plus d'Amants que ſix belles coquettes

Mais quand l'Epouſe eſt laide ah, Ciel ! que de
chagrins !
Auſſi quand elle eſt belle, amis, couſins, voiſins,
Marquis, Abbez galants, & la race éternelle
Du Peuple faineant ſoûpireront pour elle,
Et ce Monde badin plus aimable que vous
Fera bien-toſt, Mary, que vous ſerez jaloux,
Belle ou laide, il n'importe on court les meſmes riſ-
ques
De porter ſur le front deux petits obeliſques,
Et puis mariez-vous ! pour qui ? pour des galants
De qui vous nourriſſez tous les jours les enfans.
Paſſons, ſans la folie, iroit-on aux allarmes ?
L'Homme auroit-il forgé tant de diverſes armes,
Pour ſe nuire à ſoy-meſme ; &, tout plein de fureur,
Porter chez ſes voiſins l'épouvente & l'horreur ?
Quoy ? des bouches de feu, des bombes, des grenades,
L'acier a deux trenchants qui fait morts, & malades ;
Ces peſans Corcelets dont ſe veſt un Heros ;
Ces bois armez de fer, ces Caſques, & ces pots
Dans quoy boult au Soleil la cervelle d'un brave,
Du fier Dieu des combats le rendroient-ils eſclave ?
Sont-ce là ces emplois ſi hauts, ſi glorieux
Dont ſe trouvent charmez les fous des demi-Dieux

Qui, ſans un bon pourquoy, ſe donnent plus de peine
Que n'en eurent les Grecs pour la Coquette Helene?
L'inſolence d'un fou vous fâche, vous déplaiſt?
Faut-il pour vous venger devenir ce qu'il eſt?
Oh! mais le point d'honneur! ce n'eſt qu'une chimere.
Chacun le place où veut ſa cervelle legere,
Les Dames tous les jours ſe plaignent hautement
Qu'on a placé le leur trop delicatement,
Les Hommes, à leur tour, trouvent de l'injuſtice
Qu'on ait planté le leur au bord du précipice,
Et qu'au front de l'Epoux l'Epouſe face affront,
Au moment que la foy de l'Hymen elle rompt,
Si de l'eſprit humain le bon ſens étoit Maître,
On placeroit l'honneur au vray lieu qu'il doit eſtre.
Son centre naturel eſt la ſeule vertu.
Eh bien, braves Heros, vous avez combattu,
Vôtre bras a creuſé d'illuſtres Cimetieres,
Vous avez ſubjugué les Provinces entieres,
Et par tout vous marchez pompeux, & triompans?
Mais vous eſtes toûjours eſclaves de vos ſens.
De folles paſſions vous tiennent à la chaîne,
Et meſme plus d'un vice en triomphe vous-méne,

Sçachez que qui du vice eſt le lâche ſujet
Eût toûjours fauſſement la gloire pour objet,
Si l'on ne ſçait ſe vaincre, on à tort d'y prétendre,
Je n'en excepte pas le fameux Alexandre,
Quand il auroit eſté plus brave mille fois
Et que le Monde entier euſt fléchy ſous ſes loix,
Bien que ſes faits hardis tiennent de la merveille,
Il ſe vit trop ſouvent vaincu par la bouteille,
Avec trop de fureur il brûla pour Taïs,
Il t'en peut ſouvenir, noble Perſépolis,
Miracle de tes jours, tu te vis conſumée
Par le feu trop brutal de ſon ame emflammée,
Ce fut donc ſans raiſon que ce fou furieux
Flatté trop lâchement fut mis au rang des Dieux,
Et ſon amy Clitus avecque toy s'oppoſe
Au droit non merité de ſon Apothéoſe.
Vous allez querelſer un Homme, pour un mot;
Il a dit, dites-vous, que vous eſtes un ſot,
O l'outrage ſanglant! vraiment je vous admire!
Eh, ne deviez-vous pas vous-meſme vous le dire?
La ſottiſe eſt chez-vous au ſuprême degré,
Je vous en avertis, ſçachez-m'en quelque gré.
Mais la folie enchante, agit en ſouveraine,
Chacun fait ſa raiſon du penchant qui l'entraîne.

Depuis les grands Seigneurs jusqu'aux moindres Bourgeois,
On voit que tout le Monde est content de son choix.
Ce sont pourtant des fous qui sont beaucoup à plaindre,
Qui de tous les côtez ont cent choses à craindre,
Mais des fous achevez, quoy qu'ils présument d'eux,
Si vivant par caprice ils s'estiment heureux.
Il n'est point de bon-heur sans raison, sans sagesse
Sept Sages, & non plus on compta dans la Grece,
Où la science étoit dans un lustre éclattant,
Je ne sçay si l'Europe en peut compter autant,
Chacun ne laisse pas de dire qu'il est sage,
Et croit sur son voisin avoir de l'avantage,
Le plaçant hardiment au rang des idiots,
Voicy sur le sujet un conte en peu de mots.
Un Peintre, l'autre jour, un faiseur d'Airs, un Poëte,
Chacun vantant son art se disputoient la droite,
Quand, pour se mocquer d'eux, un riche Financier
Leur dit, que je vous plains avec vôtre Métier,
Le mien vaut beaucoup mieux, & vous estes des Bestes
Qui n'avez pas un grain de bon sens dans vos testes.

Pour gagner peu de bien, vous avec le Pinceau ;
Vous, en mettant au jour quelque ouvrage nouveau ;
Vous, en faisant un Air qui fort peu de temps dure,
Vous vous mettez tous trois l'esprit à la torture,
Mais moy sans me gesner, j'ay trouvé le moyen
D'amasser en deux ans un million de bien,
Mesme sans le secours d'aucune autre science,
Que de m'accommoder avec ma conscience.
Ce fou n'étoit pas fou, si vous interrogez
Ces gros riches du temps d'or & d'argent gorgez,
Qui comme Imitateurs de la premiere cause
Ont sçû du pur néant produire quelque chose,
Et qui font qu'en nos jours par tout on voit encor
Des rejettons de Juifs adorer le Veau d'or.
Mais en ce siecle, helas ! tout n'est-il pas folie ;
Et quoy qu'en sa faveur au contraire on publie,
Y voit-on autre chose ? examinons un peu.
Bal, Comedie, Amours, Opera, Festes, Jeu,
Est-ce dequoy remplir une ame qui raisonne ?
Mais c'est assûrément ce que ne fait personne.
Eh, comment raisonner, puisque dans sa Prison
La folie a toûjours enchaîné la raison ?
Dites à Licidas ce coureur de ruelles,
Et qui n'a du talent que pour les bagatelles

Que c'eſt d'un jeune fat le ridicule employ ?
Je ſuis vous répond-il auſſi content qu'un Roy.
Cajoler des beautez, leur conter ſon Martyre,
Vaut mieux que gouverner un floriſſant Empire ;
Le commerce galant a pour moy tant d'attrait,
Que ſans luy la Couronne au front me péſeroit.

Ce fou lit les beaux vers, & les Hiſtoriettes,
Pour ſe rendre ſçavant au tour neuf des fleurettes,
Et fait dans ſes propos tomber à tous momens
Cinq ou ſix mots nouveaux couchez dans ces Ro-
Mais d'un ton radoucy toûjours il les debite, [mans;
Il décide de tout, de l'eſprit du merite,
Et cinq ou ſix couplets de mauvaiſes Chanſons
Qu'avec bien de la peine il tire de ſon fonds,
Luy font croire ſa Muſe une Muſe divine,
Et qui doit l'emporter ſur celle de Racine,
Enfin, s'il en eſt crû, c'eſt un Heros d'eſprit,
Le fat pour ſon mal-heur eſt le ſeul qui le dit.

Autre ſorte de fou, jaune, mélancolique
C'eſt Licas, qui bien-toſt va devenir phtiſique,
La cruauté d'Iris le met en cét état
C'eſt en vain qu'on prétend remontrer à ce fat
Qu'il faut abandonner les belles inhumaines,
Tous les autres plaiſirs ne vallent pas tes peines :

Dit-il, en addreſſant l'Apoſtrophe à l'amour ;
Et ſe croyant heureux de brûler nuit, & jour,
Sa folie eſt d'aimer une adorable ingrate.
Il aime ſon tourment, ſon martyre le flatte,
Et le refrain d'un air qui n'eſt plus de ſaiſon
Le perſuade mieux que toute la raiſon.
Remontrez à Naïs l'horreur de l'adultere ?
Elle vous dira, bon ! ce n'eſt pas une affaire ;
C'eſt un faux point d'honneur qu'on fait mal à propos,
Des belles le métier eſt de faire des ſots.
Les Coquettes du temps en aiment fort l'ouvrage,
Et l'on voudroit en vain s'oppoſer à l'uſage.
Chacun dans ſon deſordre aujourd'huy s'applaudit
Jamais honneur, bons ſens n'eurent moins de credit
Le plus fou ſe croit ſage en ſuivant ſon caprice,
Et bien-toſt la vertu paſſera pour un vice.
Liſe dont la vieilleſſe a fané Roſe & Lys
S'attire des Galans à force de Loüis ;
Et dit pour excuſer cette infame baſſeſſe,
Que puiſqu'elle a vendu ſes faveurs en jeuneſſe,
Elle doit par juſtice acheter les plaiſirs
Que malgré ſes vieux tours demandent ſes deſirs.

Quand j'entens reciter à l'Homme vain Aronce
Ses heroïques vers, du ton qu'il les prononce,
Ton qui me fait frayeur tant il est haut guindé,
Je conclus qu'il est fou, s'il n'est pas possedé,
Ses mouvemens de bras, de corps, & de visage
Tiennent de la fureur, ou plûtost de la rage,
Quoy? pour faire valoir de miserables vers,
Faut-il se mettre ainsi le corps tout de travers?
Les meilleurs vallent-ils qu'on fasse ces figures
Et que d'un possedé l'on prenne les postures;
Qu'enfin tout hors d'haleine, on s'excite la toux?
On dit vray quand on dit que les Poëtes sont fous.
Souvent avec ce ton ils duppent les oreilles.
Dans leur bouche des vers sont autant de merveilles;
Mais souvent, quand dessus on promene les yeux,
On en trouve méchant ce qu'on trouvoit de mieux.
Que si sur le papier, ainsi que les pensées,
Fausses souvent aussi, dures, embarassées,
L'Autheur eust exprimé son emphatique ton,
Peut-estre que l'ouvrage eust esté toûjours bon.
Cét Aronce, charmé du talent de la rime,
Croit que de tous les arts c'est l'art le plus sublime;
Il s'admire sans cesse, & ce Poëte arrogant
Ne se changeroit pas contre un Sur-Intendant,
Sa carcace,

Sa carcace, dit-il étant enſevelie,
Voila pour un jamais ſa memoire abolie;
Dans l'éternel oubly s'abîmera ſon nom,
A moins que ſon tombeau l'on dreſſe à Mont-Faucon.
Comme on fit autrefois à certains dont l'Hiſtoire
Garde fidellement la honteuſe memoire;
Exemple fort utile à ces gros Financiers
Qui du treſor Royal reçoivent les deniers.
Mais tandis que mon corps ſera mis en pouſſiere,
Mes vers majeſtueux ſeront mis en lumiere;
Chacun m'admirera, mon Nom ſera du bruit,
Et jamais mon travail ne ſe verra détruit.
O quatre fois heureux qui de ma melpomene,
Verra couler pour luy la magnifique veine!
Ce ſera bien dequoy remplir ſa vanité,
Puiſqu'il peut s'aſſûrer de l'immortalité.
Attendre tant d'honneur du talent Poëtique;
Eh, n'eſt-ce pas vouloir paſſer pour frénetique?
Ce fou ne ſçait-il pas que Deſportes, Ronſard
A l'immortalité n'ont plus guere de part?
Le temps qui tout flétrit, le temps qui tout efface,
Fait que Malherbe auſſi devient vieux & ſe paſſe.

C'eſt là le ſort des vers en langage vivant
Des plus nouveaux un jour on en doit dire autant,
A moins que de fixer nôtre langue inconſtante,
Qui ſuit le mouvement de nôtre humeur changeante.
Mais qui l'entreprendroit, auroit, en verité,
De l'eſprit (tout au moins) un reſſort démonté.
Gorgon, beaucoup plus fou, ſe guinde juſqu'aux aſtres,
Et lit dans ces grands corps le bon-heur, les deſaſtres
Sur quoy roulle le ſort de ces foux curieux,
Qui font pour de l'argent interroger les Cieux,
Quoy? croire un fou; mais fou dans le degré ſuprême!
Sçait-il ce qu'il luy doit arriver à luy-meſme?
La folle viſion de s'eſtre imaginé
Que le ſort d'un mortel ſoit à l'aſtre enchaîné!
Que ces noms fabuleux que l'on donne aux Planettes
Verſent, quand nous naiſſons des amorces ſecrettes,
Qui font également l'honneſte Homme, & le fat;
L'Homme de bonne mœurs, & l'Homme ſcelerat!
Qu'enfin leur aſcendant eſt toûjours invincible!
Aſtrologue, tu crois ta ſcience infaillible?

Les astres t'ont parlé ? t'ont appris leur secret ?
Comment as-tu compris leur langage muet ?
Dis-nous, en connois-tu la nature, l'essence,
Les operations, l'action, l'influence ?
Parle de bonne foy, sçais-tu bien les raisons
De leurs éloignemens, de leurs conjonctions ?
Si tu crois qu'à tes sens cela soit pénetrable,
Pauvre Homme, ta folie est un mal incurable.
Mais beaucoup plus que toy, pour fou l'on doit tenir
Qui te va consulter pour sçavoir l'avenir,
Aujourd'huy que de Gens de petite cervelle
Se trouvent enchantez de cét art infidelle !
Cét autre extravagant avec son appareil
De soufleur, qui prétend engendrer le Soleil,
Esperant du grand œuvre une bonne fortune
Pourroit estre à bon titre Empereur de la Lune,
Ce fou présume-t-il avecque ses fourneaux
Devenir Createur du Prince des Métaux,
Luy qui d'eau ne pourroit créer la moindre goutte ?
Plus d'un fou cependant ce Roy dès fous écoute,
Sur sa parole, on souffle, & on souffle si bien,
Qu'enfin le Coffre fort n'est rempli que de rien,

Mais à quoy d'ordinaire aboutit sa science ?
A se faire étouffer au haut d'une Potence.
Dis-moy, peux-tu plus loin ta puissance porter,
Folie, & que peux-tu desormais inventer,
N'as-tu pas trouvé tout ce qui satisfait l'Homme ?
Tu luy fais un Palais plus beau que ceux de Rome ;
Et, comme s'il étoit formé de plus d'un corps,
Divers appartemens polis dedans, dehors,
Où l'Art a le dessus sur la riche matiere,
Tu luy sçais préparer d'une rare maniere,
Mais, folie, à quoy bon ce Palais préparé,
Puisqu'on le peut loger dans dix pieds en quarré,
Il en faudra bien moins, lorsque la noire Parque,
Qui traitte également, & Sujet, & Monarque,
Changera de ce fou le miserable sort,
En luy parant le corps d'une Robe de Mort,
Pour divertir ce fou, d'autres fous tu fabriques.
Des Chanteurs, des bouffons, & des Poëtes Comiques.
Tu fais si bien enfin que, selon son penchant,
Tu préviens les desirs de cét extravagant,
Son luxe débordé, ses habits si bizarres ;
Son train si magnifique, & ses étoffes rares ;

Ses meubles ſompteux, & ſes mets ſi friands,
Sans doute ne ſont pas l'ouvrage du bon ſens,
C'eſt donc le tien, folie, auſſi bien que ſes vices
Mollement fomentez par l'excés des delices
Que tu fournis ſans ceſſe à ſon cœur corrompu,
Qui malgré cét excés n'en eſt jamais repû,
Enfin, à dire vray, tout le monde radote,
Et chacun, comme on dit, eſt fou de ſa Marote.
Daphnis, hyer Ariſton de ces vers me fit part,
Puis il me conjura de luy dire ſans fard
Ce que j'avois trouvé de ſa longue Satyre,
Oüy, ſans déguiſement je veux bien te le dire,
Luy dis-je, elle pourra paſſer aſſûrément,
Bien des fous y ſont peints aſſez naïvement,
Mais je t'y trouve peint au naturel toy-meſme,
Car enfin, Ariſton, la folie eſt extrême,
Quand ſerieuſement on entretient des fous,
Et tu pourras paſſer pour le plus fou de tous.

SATYRE V.

EN FORME DE DIALOGUE.

CHRYSANTE, LEONCE.

On y voit sous le nom de Chrysante la peinture de ces Gens de la lie du Peuple devenus riches en peu de temps, insatiables de biens, insolens dans leur bonne fortune; Et sous celuy de Léonce, la peinture d'un Homme de qualité, sage, & content de sa fortune médiocre.

CHRYSANTE.

VOus me preschez en vain, il n'est que d'estre riche,
Léonce, l'Homme pauvre est une terre en friche,
Il ne sert que de nombre à la societé;
Comme inutile à tout, pour rien il est compté,
En ce siecle brillant il faut de l'opulence,
Elle vous donne tout, merite, honneurs, naissance,

Vous estes écouté, chacun vous applaudit,
Et mesme auprés des Grands vous avez du crédit,
Tel qui vous mépriſa pour parent vous avoüe
Et vôtre ſang, épais de limon, & de boüe
Se meſlant tous les jours avec d'illuſtre Sang,
Vôtre Fille Bourgeoiſe eſt Dame du haut rang.
Léonce dites-moy ſi ce Monſieur Didaſque,
Qui porta les couleurs, & qu'on nommoit le Baſque,
Se verroit honoré plus que tel grand Seigneur,
N'étoit que l'or a mis ſa Maiſon dans l'honneur,
Il y voit Croix de Malte, il y voit Pourpre, Mitre,
On eſt avec cela Gentilhomme à bon tître,
Des Loüis à foiſon vallent des parchemins
Ridez, dattez du temps des plus vieux Palladins.

LEONCE.

Vous parlez en eſprit qui n'eſt pas de l'étoffe
Que la ſageſſe employe à faire un Philoſophe,
Et vôtre cœur gaſté des maximes du temps
Vous fait fouler aux pieds les nobles ſentimens,
Vous comptez-donc pour rien la vertu, la ſageſſe,
Qui vallent beaucoup mieux que toute la richeſſe,
Et que ces tîtres vains dont vous eſtes charmé,
Chryſante, quand l'eſprit au bon ſens eſt fermé,
Il ſe trompe aiſément, toutes ſes connoiſſances
Se terminent toûjours aux fauſſes apparences,

Il juge du bon fruit par sa belle couleur,
Et ne voit pas le ver qui luy gaste le cœur,
Le faux brillant de l'or est une douce amorce;
Mais qui le sonderoit plus avant que l'écorce,
Qu'y découvriroit-il? une source de maux,
Un foyer éternel des vices principaux;
Une Mer de chagrins, de soins d'inquiétudes,
Un assemblage enfin des tourmens les plus rudes;
Et l'ardeur de sa soif, qui jamais ne s'éteint,
En est un si puissant qu'il ne peut estre peint.

CHRYSANTE.

Léonce, selon vous, voila bien des miseres,
Je ne voy pas pourtant que tant de Gens d'affaires
Qui sans feu, sans soufflets, trouvent l'invention
De pousser le grand œuvre à sa perfection,
Se soient encore plains des tourmens que vous dites,
S'ils en souffrent, sans doute, ils sont bons hypocrites,
Mais leurs airs si contens, & leur serenité
Sont d'assez bons témoins de leur tranquilité,
Ils en ont en effet; cent mille écus de rente
Rendent assurément la Personne contente,
C'est dequoy se donner Charges, Terres, Palais,
C'est ce qui fait venir les plaisirs en relais,

C'eſt un remede ſeur au gonflement de ratte,
Et qui fait que jamais le chagrin ne vous matte.
Il faut donc tant qu'on peut amaſſer des treſors,
Puiſqu'ils font le plaiſir de l'eſprit & du corps,
Et travailler ſans ceſſe avecque diligence
A s'attirer dequoy groſſir ſon opulence.

LEONCE.

Le funeſte bon-heur ! ſans ceſſe deſirer !
Chryſante vôtre ſort eſt bien à déplorer !
Ne mettre point de borne à l'amas des richeſſes !
Et pour en amaſſer faire milles baſſeſſes !
Ramper comme un ſerpent, & fléchir les genoux
Devant un opulent né coquin comme vous !
Je ne ſçaurois flatter, vous le ſçavez Chryſante,
Ormont eſt comme vous d'origine rampante,
Il eſt vôtre Patron, & vous tenez de luy
Tout cét or qui vous rend arrogant aujourd'huy.
Je ne mépriſe point vôtre baſſe origine
(c'eſt l'ouvrage du ſort) mais l'orgueil qui domine,
Vôtre cœur trop enflé de vous voir opulent,
Me fait vous mépriſer comme un Homme inſolent.
Avecque tout vôtre or n'eſtes-vous pas le meſme
Que vous étiez au temps que la miſere extrême,

De vos biens paternels fut vôtre portion ?
Avez-vous oublié vôtre condition ?
Ne vous souvient-il plus d'avoir esté Champagne,
Laquais au pied leger comme un Genest d'Espagne

CHRYSANTE.

Oüy, oüy, je m'en souviens, & mesme avec plaisir,
Une fortune heureuse a passé mon desir,
Qu'elle m'a bien vengé de ma naissance obscure !
Vous voyez qu'aujourd'huy je fais bonne figure
Parmy ceux qu'on distingue, & grace à mon esprit
Riche comme je suis je voy que tout me rit,
Que je dois aimer l'or, en dépit de l'envie !
J'ay toutes les douceurs qu'on goûte dans la vie.
D'avoir fait ma Maison je suis plus glorieux,
Que si je la tenois du bien de mes Ayeulx.

LEONCE.

Mais mettez quelque borne à ce desir avide,
Qui malgré tout vôtre or vous laisse le cœur vuide,
Eh, ne voyez-vous pas que vos immenses biens
A vôtre liberté sont de rudes liens ?
Des Esclaves d'Alger les plus pesantes chaînes
Ne leur font point souffrir de plus cruelles gesnes,
Comment donc pouvez-vous vivre tranquillement ?
Le desir d'amasser n'est-il pas un tourment ?

A-t-on ce qu'on vouloit, on veut toûjours encore.
C'eſt un horrible faim qui ronge, qui devore,
Quand de l'ame une fois elle a ſçû s'emparer,
Un hydropique boit, ſans ſe deſalterer.

CHRYSANTE.

Ainſi raiſonneroit un mal-heureux Socrate,
Affligé dans ſon cœur d'une fortune ingrate,
Bien loin que l'or m'ait mis dans la captivité,
Léonce, de luy ſeul je tiens ma liberté,
Avant qu'il m'euſt charmé d'un regard favorable,
J'étois, & n'étois rien; j'étois un miſerable,
Dont obeir toûjours étoit l'unique employ,
A vôtre avis, eſt-il une plus dure Loy?
J'avois trois grands tyrans, Maître, chagrin, miſére,
Dont je ſuis affranchy, dont l'or m'a ſçû défaire,
Mais vous, qui vous piquez de beaux raiſonnemens,
N'auriez-vous pas mieux fait, & ſelon le bon ſens
D'apprendre le ſecret de remplir vôtre bourſe?
Léonce, du bon-heur la richeſſe eſt la ſource,
Contre elle un Philoſophe aura beau déclamer,
Trop de charmes puiſſans engagent à l'aimer.

LEONCE.

Chryſante, je ſuis riche, & plus que vous peut-eſtre;

CHRYSANTE.

Vous plus riche que moy ! cela ne sçauroit estre.
Aujourd'huy je possede au moins six millions ;
Et je ne pense pas que vôtre petit fonds
Passe cent mille écus. C'est un sort déplorable !
Ce n'est pas-là dequoy paroître, tenir table ;
Ce n'est pas-là dequoy vivre agreablement,
Avoir belle Maison, superbe ameublement,
Pourvoir nombre d'Enfans, joüer, faire largesse ;
Enfin cela (pardon) sent sa pauvre Noblesse.
Ah ! qu'il vous vaudroit bien mieux estre franc Roturier,
Et six mille Loüis dépenser par quartier,
Que d'estre Gentilhomme avec peu de finance.
C'est l'argent aujourd'huy que l'on estime en France.

LEONCE.

C'est en avoir beaucoup, quand il ne manque rien
Et n'est-on pas heureux avecque peu de bien,
Quand on sçait se regler, & se faire justice ?
Plus que le necessaire est l'instrument du vice,
Des biens en peu de temps amassez dans l'excés
Accusent l'Homme d'or, & luy font son procés.

Le peu

Le peu que j'ay de bien eſt un bien legitime,
Je le poſſede en paix, il ne vient point du crime,
C'eſt la ſucceſſion d'un Pere Homme de bien,
Sage, & (ce qui vaut mieux) qui vivoit en Chré-
[tien.

CHRYSANTE.

En paix pareillement mes treſors je poſſede,
Et le trouble jamais à ma paix ne ſuccede,
Contre l'inquiétude, & contre les ennuis,
C'eſt un remede ſeur que beaucoup de Loüis;
Remede qui vaut mieux que toute la Morale.

LEONCE.

Vous affranchira-t-il de cette heure fatale
Qui vous enlevera vôtre or ſi bien compté?
Sur quoy vous bâtiſſez vôtre felicité?

CHRYSANTE.

Tous vos raiſonnemens, répondez-moy, Léonce,
De vos tourmens d'eſprit rabattront-ils un once?
Que l'on ſoit ſage, ou non, chacun en a ſa part;
Et le coup de la mort, eſt un coup de hazard
Qui frappe également, & l'Homme qui raiſonne,
Et celuy qui ſon ame à ſes ſens abandonne.

LEONCE.

A ce terrible coup le premier préparé,
Le reçoit conſtamment, & d'un cœur aſſuré,

Des biens qu'il doit quitter il connoiſt la baſſeſſe.
L'autre tout au contraire, accablé de triſteſſe,
Abandonnant ſon or, eſt en proye aux bourreaux,
Au moment que la Mort paroiſt avec ſa faux.

CHRYSANTE.

Léonce, ces Bourreaux ne le tourmentent guere,
Puiſqu'en moins d'un moment ſe termine l'affaire;
Et quand ils ont tous deux reçû le coup fatal,
Malgré vos beaux diſcours, leur ſort paroiſt égal,
Vraiment, ſi vous preſchiez, vous feriez des merveilles,
Mais à de tels diſcours j'ouvre peu les oreilles.
Chacun a ſon talent; le mien eſt d'amaſſer;
Je m'en fais mon plaiſir; mais ſans m'embarraſſer,
A vôtre mode heureux que le Ciel vous maintienne!
Et qu'heureux tout de meſme il me laiſſe, à la mienne!
Léonce ſur ce pied vivons encor cent ans,
Mais adieu laiſſons-là tant de raiſonnemens.
Il faut que je me rende où mon employ m'appelle,
Puis leur mortalité fatigue ma cervelle.

Mon ignorance fait qu'ils me sont ennuyeux ;
Je les croy beaux pourtant, mais de l'argent vaut mieux.

LEONCE.

Mal-heureux, que vôtre or vous est un méchant Maître !
Vos discours libertins me font assez connoître
Qu'ébloüy de cét or, vôtre cœur enchanté
Vous fait parler ainsi contre la verité,
Ah ! que vôtre bon-heur est un bon-heur funeste ?
De l'ame des mortels, or, vous estes la peste ?

SATYRE VI.

C'eſt une peinture de la vie libertine de certains Abbez, qui font un mauvais uſage du bien d'Egliſe, & l'Autheur fait voir que le deſordre des mœurs vient de ce que l'on embraſſe des conditions ſans examiner ſi l'on y eſt propre.

DOû-VIENT que tant de Gens font toûjours le contraire
De ce que leur devoir les oblige de faire,
Me diſoit l'autre jour un Abbé gros, & gras,
Aimant Coquettes, Jeux, Chaſſe, friands repas.
Ce jour-là plus critique, & plus Moral qu'Eſope,
Depuis le plus haut Pin juſqu'à la baſſe Hyſſope,
Toutes ſortes d'Eſtats il voulut ſyndiquer,
Meſme lès plus ſacrez il oſoit attaquer,
Diſant qu'il y trouvoit force deffauts notables,
Fort peu de Gens de bien, & beaucoup de coupables,
Il alloit réformer Majeſté, Sainteté;
Mais j'arreſtay tout court ſon diſcours emporté,

Je luy fis concevoir que le plus grand des crimes
Estoit de censurer les Personnes sublimes ;
Et qui ne dépendoient que du Dieu souverain
Qui pour nous gouverner leur mit le sceptre en main.
Eh bien, puisqu'il vous plaist, je change de langage,
Me dit-il brusquement ; quittons le haut étage ;
Si de Gens comme nous, nous épluchons les mœurs,
Nous trouverons assez de matiere à Censeurs.
Je n'en suis point d'avis. Chacun vit à sa mode.
Les Censeurs sont toûjours une chose incommode,
Dis-je à ce bon Abbé, que servent les discours ?
Le desordre aujourd'huy prend un si libre cours,
Que l'on s'oppose en vain à sa course rapide,
Chacun court, chacun vole où son penchant le guide.
De soy-mesme le Dieu, l'on n'obeït qu'à soy
Et de ses seuls desirs on se fait une Loy,
Chacun juge de tout, mais selon son caprice ;
Et cherche des raisons pour excuser son vice,
Tous les Sages en corps n'ont point l'autorité
D'établir dans son cœur la moindre verité,
Pour peu qu'à ses plaisirs elle soit opposée ;
Et la Morale enfin est une chose usée.

Il vaut donc mieux se taire, & laisser dans l'erreur
Ces esprits dont l'audace a chassé la terreur,
Combattant hardiment les maximes reçeües,
Soit qu'elles soient du Ciel, ou des Hommes venües;
Esprits qui, s'étant faits les arbitres de tout,
Poussent insolemment leur orgüeil jusqu'au bout,
Vivant indépendants, sans vouloir reconnoistre
Le respect que l'on doit aux Loix du premier Estre.
Mais je veux satisfaire à vôtre question
Si chacun embrassoit une condition
Aprés s'estre éprouvé le cœur avec la sonde,
On ne verroit pas tant de crimes dans le monde.
Celuy qui n'est pas né pour vivre chastement,
En Sage auroit choisi l'état du Sacrement,
Selon du divin Paul le conseil salutaire,
Et l'on ne verroit plus le sacré Ministere
Si scandaleusement profané sur l'Autel;
Mais le déreglement dans tous Estats est tel
Qu'à bien s'examiner fort peu de monde pense,
Tel se fait Magistrat, malgré son ignorance,
D'un sabre bien tranchant tel s'arme le côté,
Qui dans l'occasion fait voir sa lâcheté,
Et qu'on eust estimé s'il eust pris la Soutane,
Tel quatre fois Abbé; Docteur, mesme, est un Asne.

Un Pere a trois Enfans, à peine sont-ils nez,
Qu'ils sont à quelque état aussi-tost destinez,
L'aîné, c'est pour Thémis; le second, pour Bellonne,
A celuy qui le suit un Breviaire l'on donne,
Et contre toutes loix, & contre le bons sens,
On fait Monsieur l'Abbé d'un Enfant de deux ans,
Que si ce Pere aussi l'est de plus d'une Fille,
La laide, ou la boiteuse est toûjours pour la Grille.
Dés l'enfance on l'y met, qu'elle le veüille, ou non;
On luy fait épouser une sainte Prison,
Contre son gré souvent une autre l'on marie,
L'Epouseur est un fat? elle pleure, s'écrie,
Quoy? me donner le Fils d'un Recors de Sergent!
Taisez-vous luy dit-on, il a bien de l'argent,
Mais lors que dans le cœur la haine a pris naissance,
On ne la chasse point avecque l'opulence,
La jeune Dame enrage avec un tel Epoux,
Et l'or ne luy fait point trouver son joug plus doux.
Plus elle a de vertu, plus elle a de sagesse
Plus ce joug est pesant, plus sa douleur la presse,
Que si tout au contraire elle a le cœur coquet
A cét indigne Epoux elle donne son fait;

Meſme, faute de mieux, on ſçait qu'il en eſt telle
Qui de ſon grand Laquais fait ſon Amant fidelle.
De ce deſordre, Abbé, vient le malheur fatal
De ce que tant de Gens agiſſent toûjours mal,
Ou ne font rien du tout, ou font tout autre choſe
Que ce que le devoir ſagement leur impoſe,
Mais, ſans vous offenſer, parlez, faitez-vous mieux?
Sentîtes-vous jamais ces mouvemens pieux
Qui conviennent à ceux de vôtre Caractere?
Où trouvez-vous le temps de dire le Breviaire;
Le vôtre ſe conſume en ces amuſemens
Qui ſont l'unique employ des Hommes faineans,
Vous blâmez hautement la conduite des autres;
Laiſſez-là leurs deffauts, & corrigez les vôtres.
Vous en eſtes couvert, & je dis hardiment
Que vous meriteriez un rude châtiment,
Gros Freſton, vous mangez le travail des Abeilles,
Vos emplois ſont Suzon, Cartes, Plats & Bouteilles.
En Chevaux, en gros train des mieux entretenu
Ne prodiguez-vous pas tout vôtre revenu,
Sans ſonger qu'un Abbé doit faire groſſe aumône?
Vous eſtes du vieux temps avecque vôtre Prône,
Vous avez ſans mentir l'eſprit bien de travers,
Oüy vous extravaguez, ou vous faites des vers,

Me sçût-il repliquer avec ce trait d'Horace,
Mais que fais-je, voyons qu'un riche Abbé ne fasse?
Ne dois-je pas tenir mon rang avec éclat?
Vivray-je comme fait un mal-heureux Prélat,
De qui le maigre titre est au fond de l'Asie,
Qu'un dîner trop frugal jamais ne rassasie,
Sans train, sans Aumônier, sans marque de grandeur,
Dont le Laquais grison souvent dîne par cœur;
Qui tous les jours enfin en simple Prestre trotte,
Ayant à sa Soutane un demi-pied de crotte?
Je suis trois fois Abbé, mes revenus sont gros,
J'ay dans mon Ecurie au moins trente Chevaux.
J'ay nombre de Valets, ma table est bien servie,
Avec ses mets friands le monde elle convie,
Aussi, sans me vanter, il est peu de Prélats
De qui les Officiers servent de si bons Plats,
Tout rit dans ma Maison, tout en est magnifique.
Au dîner, au souper, toûjours bonne Musique,
Je donne un équipage à ma chere Suzon,
Elle est entretenuë en Fille de Maison;
Car elle me tient lieu d'une Epouse fidelle
Qui sçait bien élever les Enfans que j'ay d'elle,
Ainsi voyez combien de pauvres j'entretiens,
Du salut telle aumône est un des vrais moyens.

C'eſt ainſi qu'un Abbé riche, & Commandataire,
Délivré de tout ſoin par grace du ſaint Pere,
Et qui n'a que ſon ame unique à gouverner
Doit vivre s'il prétend bon exemple donner,
Mort, il ſeroit bien mal qu'on luy trouvaſt un double
Il faut pour cét effet que ſa dépenſe double,
En cœur vraiment Royal, noble, grand, genereux,
En quatre-vingts, au moins mangeant quatre-vingt deux.
Je vivrois autrement ſi j'avois charge d'ames,
Je ſçaurois réprimer mes amoureuſes flames
Meſme je ſouffrirois plûtoſt d'eſtre pendu
Que de faire un peché que j'aurois deffendu.
Tout Paſteur au troupeau doit donner bon exemple
Par tout il faut qu'il ſoit auſſi grave qu'au Temple
Si des traits de l'amour il a le cœur atteint,
Ne profane-t-il pas ſon Miniſtere ſaint ?
Aprés cela, Monſieur, ſuis-je donc ſi coupable ?
Non, vous eſtes Beat, & vôtre ſeule table,
Fera que Rome un jour vous canoniſera,
Meſme qu'en vôtre Nom un Temple on baſtira,
Perſeverez, luy dis-je, avec ce zele extréme,
Et vous l'emporterez ſur l'Abbé de Teléme.

SATYRE VII.

Elle roulle sur la misere de l'Homme, le plus à plaindre de tous les animaux, qui a milles ennemis à combattre, qui s'en fait tous les jours de nouveaux, & qui est bien hors du bon sens d'aimer passionnément la vie, & de faire tout ce qui la détruit.

DE tous les animaux l'Homme est le plus à plaindre,
De toutes parts, Ariste, il a beaucoup à craindre,
Cent sortes d'ennemis, & dedans, & dehors
L'attaquent sans quartier, retranché dans ses forts;
Colique, mal caduc, gravelle, apoplexie,
Lors qu'il n'y pense point attentent à sa vie;
Et mesme dans le temps qu'il présume estre sain,
La Mort, en trahison luy vient percer le sein.
D'ailleurs que de perils luy pendent sur la teste!
La main d'un scelerat à l'égorger s'appreste,
Dans le temps qu'il se croit le plus en seureté;
D'un tonnerre éclatant le coup precipité,

Suivy dans le moment du carreau de la foudre,
Au fort de ſes plaiſirs luy met le corps en poudre ;
Un Carroſſe qui vole, & verſe rudement
Luy rompt jambes, & bras, le couche au monument ;
Un plancher fond ſous luy, qui les os luy diſloque,
La chûte d'un plat-fond l'écraſe, le ſuffoque ;
Tout le menace enfin dans ſa propre Maiſon,
Où ſouvent en ragoût on luy ſert du poiſon.
Mais luy-meſme il ſe fait des ennemis encore,
Flattant des paſſions que ſon cœur vain adore,
Et qui de la raiſon éteignant le flambeau
Dérobent à ſes yeux le vray bon, le vray beau,
Ainſi l'Homme abuſé par la belle apparence
D'un faux bien qui nourrit toute ſon eſperance,
Y court aveuglément, & pour luy quitte tout ;
Mais ſouvent il rencontre un précipice au bout.
Jules qui ſe rendit le Souverain de Rome,
Vit bien qu'un Homme en vain veut faire un Dieu d'un Homme,
Quand, malgré ſes flatteurs, & ſon auguſte rang,
Brutus oſa tremper ſes mains dedans ſon ſang.
On ne profite point de ce fameux exemple,
L'Homme eſt-il ſur le trône, il veut avoir un Temple ;

Et, malgré

Et, malgré les travaux qu'il luy faut soûtenir,
En un état tranquile il ne peut se tenir.
Mais, Ariſte, voyez qu'il a peu de cervelle !
Il voudroit de ſes jours la durée éternelle,
Ce qu'il fait cependant y paroiſt opposé,
De ſoins, & de chagrins il a l'eſprit usé ;
Et comme ſur le corps ſouvent l'eſprit domine,
Par ſon trop d'action il l'accable, & le mine
Ses plaiſirs trop frequens, outrez juſqu'à l'excés,
De maux inopinez luy cauſent des accés ;
Et dés le moindre trait de douleur qui le pique,
Il prend Sené, Rubarbe ; il prend drogue empyrique,
Et le taſteur de Poulx, loin de le ſoulager,
Du Monde en peu de temps l'oblige à déloger.
N'avoit-il pas aſſez d'ennemis, ſans en faire ?
Il aſpire au bon-heur, & trame ſa miſere,
Il voudroit toûjours vivre, & cherche tous le jours
Ce qui peut de ſa vie interrompre le cours.
Il faut eſtre attaqué d'un furieux vertige,
Lors que les vrais moyens de ſa fin l'on neglige !
Enfin il craint la Mort, le Nom ſeul luy fait peur,
Il l'affronte pourtant dans ces champs pleins d'horreur

Ou le plomb, & l'acier, ou des bouches tonnantes
Avec l'horrible son des foudres éclatantes,
Vomissant fer, & feu, le font en un moment
Sur le noir Achéron voguer funestement.
Tous les jours il s'expose à ces rudes orages,
Aux perils évidens de ces tristes naufrages
Dont Neptune en courroux menace à tous propos
Ces Hommes trop hardis qui vont fendre ses flots.
Il le faut avoüer, son audace est extréme !
Mais n'est-ce pas en fou se démentir soy-mesme
Que d'aimer tant la vie, & de n'éviter pas
Tant de chemins affreux qui ménent au trépas ?
Vous demandez pourquoy ces perils il affronte ?
C'est que ce fou prétend que l'Histoire le compte
Au nombre des Heros ; avoir part aux beaux vers,
Que le bruit de son Nom coure tout l'Univers,
Se flattant d'estre un jour des Heros le modelle
Et qu'il doit rendre enfin sa memoire immortelle.
S'il revient d'un assaut, & qu'il y laisse un bras
La gloire qui me suit ne le vaut-elle pas,
Dit-il, l'autre suffit, lors que la noble rage
Qu'inspire la valeur anime le courage,
A qui pour sa patrie un des bras a perdu,
Un éternel Encens avec justice est dû.

Ainſi l'Homme abusé ſe conſole & ſe flatte ;
Mais ſa chere patrie eſt ſouvent une ingratte,
Malgré ſes faits hardis prétendus publiez,
Elle le met au rang des Heros oubliez,
Bien loin de le coucher ſur l'heroïque liſte,
Eſt-il doux à ce prix d'eſtre Heros, Ariſte ?
Rien moins, c'eſt eſtre eſclave, & l'animal baſté
Goûte plus de douceur, & de tranquilité.
Il ne ſe fait jamais de tourmens volontaires
Comme l'Homme enteſté de cent vaines chimeres.
Qui luy ſement des maux mille fois plus cruels
Que les plus affligeans qui luy ſont naturels.
Ariſte, dites-vous, ce diſcours ne regarde
Que l'Homme qui n'a plus la raiſon pour ſa garde,
Dont l'eſprit ſe fourvoye aprés de faux brillans,
Et tient ſes yeux fermez au vray jour du bons ſens ;
Mais qu'il faudroit changer d'avis, & de langage,
Si mon raiſonnement roulloit ſur l'Homme ſage.
Je n'en excepte pas Socrate qu'Apollon
Par ſon fameux oracle honora de ce Nom,
Et toutes vos raiſons, Ariſte, ſeroient vaines,
Des plus ſages Mortels les chagrins & les peines
Sont plus rudes cent fois que ceux des animaux,
La ſageſſe avec ſoy traîne bien des travaux,

Il faut pour l'acquerir une penible étude,
Elle n'eſt ny ſans ſoin, ny ſans inquiétude,
Son air grave, ſevere, & ſon froid ſerieux
Montrent je ne ſçay quoy de triſte, d'ennuyeux,
Au travail le repos abandonne la place,
Au lieu de ce chemin uny comme une glace
Qui vous mene avec joye au doux amuſemens,
Dont le cœur eſt charmé, qui chatoüillent les ſens,
Un chemin rabotteux triſtement on enfile,
Un chemin trop étroit, un chemin difficile,
Un chemin épineux, & de qui la longueur
Rebute enfin le Monde, & luy fait perdre cœur,
Ce combat qu'aux deſirs l'Homme doit toûjours
Si des vices flatteurs il prétend ſe deffendre, [rendre
Et les rudes aſſauts de chaque paſſion
Excitent dans ſon ame une rebellion,
A quoy ſouvent en vain la ſageſſe s'oppoſe,
Un ſeul moment détruit le bien qu'il ſe propoſe,
Il l'embraſſe, il le quitte, & puis il y revient,
En une meſme aſſiete avec peine il ſe tient,
Il veut, il ne veut plus, il avance, il recule;
Souvent meſme, à ſa honte, il faut qu'il capitule,
Il eſpere, il deſire, il craint, il ſe repent,
Cher Ariſte à ce prix la ſageſſe ſe vend.

Des peines, des sueurs elle est inseparable,
Que l'on achette cher le nom de raisonnable,
Quand d'un sage achevé l'on y joint le devoir !
Ne vous étonnez pas s'il est rare d'en voir.
Peu suivent le chemin de cette austere Dame
Dont Alcide grava les propos dans son ame,
Mais aussi quels travaux ne mit-il point à fin ?
La gloire cependant n'a point d'autre chemin,
Cecy ne s'entend pas de cette gloire vaine
De qui le faux éclat le faux-Heros entraîne ;
Je parle de la gloire où se joint la vertu,
Et qu'on n'obtient jamais sans avoir combattu,
Non pas le fer au poing dans les champs de Bellonne:
Pour étendre, ou venger les droits d'une Couronne,
Non pas pour aspirer à l'honneur des Lauriers,
Que toûjours en fureur arrachent les Guerriers,
Mais la sagesse au cœur, pour repousser les vices
A qui trop lâchement on fait des sacrifices,
Et qui de tous costez vous attaquant sans fin,
Sous d'agreables fleurs vous cachant le venim.
Les animaux n'ont point ces Monstres à combattre
Où les pousse l'instinct ils se peuvent ébattre,
A couvert du tourment des cuisans repentirs,
Sans suite de douleur ils goûtent leurs plaisirs,

Plus tranquile eſt leur nuit que n'eſt celle de l'Homme,
Jamais aucun ſoucy n'interrompit leur ſomme,
Et ſans les embarras des ſages, & des fous,
La Nature leur file un deſtin aſſez doux,
Je le repete donc, moy qui ne ſçaurois feindre,
De tous les animaux l'Homme eſt le plus à plaindre.

SATYRE VIII.

MAUGIS, URGANDE.

Cette Satyre eſt contre les vieilles Coquettes.

MAUGIS.

URGANDE, croyez-moy, quittez l'humeur galante,
On ne voit rien en vous qui charme ny qui tente,
Vos appas ſont partis, mais partis ſans retour,
Et vous n'eſtes plus propre au commerce d'amour,
Vos Lys ſont effacez, & vos Roſes ſont ſeches,
Vos dents de fer roüillé font voir de ſalles breches
Qui bleſſent à la fois, & le nez, & les yeux,
Enfin tout eſt en vous & dégoûtant, & vieux,
Lors qu'on touche du doigt à ſon douziéme luſtre,
Les graces ont perdu leur attrait & leur luſtre.
Penſez-donc à vous rendre, & ne prétendez-pas
Gagner de vrais Amans avec de faux appas.

Oüy, chargez vôtre teint des couleurs les plus fines,
Vous n'en ſçauriez jamais réparer les ~~racines~~ Ruines,
Plus vous le couvrirez de Roſes, & de Lys
Mieux en ferez-vous voir le funeſte débris.

Mais croyez-vous par-là vous donner du merite ?
Rien n'eſt ſi dégoûtant qu'un viſage hypocrite
Qui prétend vous duper par l'éclat d'un beau teint,
Plus donc le vôtre en a, mieux voit-on qu'il eſt peint
Ce tour blond par anneaux vos cheveux blancs accuſe ;
Sur vos rides en vain vous couchez la Ceruſe,
Elles feront toûjours leur progrés ſous le fard,
Urgande, la Nature eſt plus forte que l'art
Plus vous emprunterez un faux air de jeuneſſe,
Mieux vous mettrez en jour l'horreur de la vieilleſſe.
Toute vôtre perſonne eſt le triſte tombeau
De ce que vous aviez de charmant, & de beau,
Lors que vous attiriez les coureurs de Coquettes,
Dont liberalement vous payiez les fleurettes.
On en vit autrefois une foulle chez vous,
Cette facilité, ce temperament doux,
Ces airs inſinuans, cette humeur agreable [mable.
Joints à beaucoup d'attraits qui vous rendoient ai-

Vous offroient tous les jours, selon vôtre desir,
Parmy les plus galands des Amans à choisir,
Mais ce temps-là n'est plus, & vous avez beau tendre
Vos vieux filets usez, on ne va plus s'y prendre;
Mesme en vain feriez-vous la moitié du chemin,
On a de trop bons yeux, & l'odorat trop fin.

URGANDE.

Maugis ne voit-on pas des Dames de mon âge
Entretenir encor un amoureux ménage
Avecque des Amans assidus, & bien-faits?
Que malgré l'âge elles ont des attraits,
Et que l'on trouve encore en elles mille choses
Que l'on estime plus que des Lys, & des Roses;
Comme le sçavoir vivre, un esprit consommé,
Un cœur tendre, constant, vivement emflammé,
Qui sçait le fin de l'art, & la delicatesse
Qui rendent un Amant charmé d'une Maîtresse,
Doux art qui ne s'apprend qu'avec beaucoup de temps,
Et sans quoy l'on a peine à garder des Amans.
D'une jeune beauté l'esprit est volatile,
Sçavoir fixer son cœur est chose difficile
Il n'est pas trop rebelle, aisément il prend feu;
Mais quelque ardent qu'il soit il ne dure que peu.

Ce n'eſt qu'un feu leger, une paille allumée,
Dont la flame auſſi-toſt ſe diſſipe en fumée,
Au contraire le feu dont s'embraſe un vieux cœur
Sçait joindre à ſa tendreſſe une éternelle ardeur.
Enfin pour bien aimer il faut de la prudence;
Vertu qui ne s'acquert que par l'experience,
L'amour, ſans cét appuy roulle ſur l'incertain,
Et s'éclipſe au moment qu'il entre dans le ſein,
Auſſi l'on voit par tout nombre de jeunes Dames
Changer en peu de mois de vingt ſortes de flames,
Ce que le monde appelle une infidelité;
Mais qu'on nommeroit mieux une legereté,
Ou d'un cœur inconſtant la maniere volage
Qui ne ſe peut jamais corriger que par l'âge.

MAUGIS.

Urgande j'ay pitié de vos pauvres raiſons,
L'amour hait trop l'hyver, il n'a que deux ſaiſons,
Si par grace ſon feu brûle encore en Automne,
(Choſe rare pourtant) il faut que la perſonne
A qui ce Dieu veut bien faire cette faveur,
En la ſaiſon des fruits ſe trouve encore en fleur.
Mais comme dans l'Hyver les belles fleurs periſſent,
Au moment qu'il paroiſt elles s'évanoüiſſent,

Que vôtre experience eſt un foible argument !
Croyez-vous que l'amour, jeune, plein d'enjoüement
Demande tant d'étude, & tous ces artifices ?
Chez luy les vrais Profés ſont les jeunes Novices,
Avec peu de leçons il rend les Gens ſçavans,
Mais ce qu'ils ont appris s'oublie avec les ans.
Urgande, encore un coup, penſez à la retraitte
Rien n'eſt ſi dégoûtant qu'une vieille Coquette,
Si quelque feu ſecret brûle dans vôtre ſein,
Ce n'eſt point de l'amour, vous le croiriez en vain,
Vous pouvez l'imputer au ſens à la Nature ;
Et c'eſt, ſans vous flatter, débauche toute pure.
Vôtre âge trop pouſſé de l'amour vous exclut,
Il vous permis d'avoir vôtre plaiſir pour but ;
Mais vous achetterez dequoy vous ſatisfaire,
Que vous vous abuſez, ſi vous prétendez plaire
Par vôtre bel eſprit, par vôtre qualité,
Et par ce vain éclat, dont tout eſt emprunté !
Euſſiez-vous des talens mille fois davantage,
Urgande, on n'a plus rien lorſque l'on a trop d'âge,

SATYRE IX.

Elle eſt contre la Critique.

LA Critique eſt le ſort du plus parfait ouvrage
Le tien ne ſçauroit donc en recevoir d'outrage ;
Au contraire, Damon, on en fait plus de cas,
Puiſqu'elle en veut toûjours aux Autheurs delicats.
N'a-t-on pas critiqué l'agreable Voiture ?
Son Livre vit pourtant, & brave la Cenſure,
Mais ceux de ſes Cenſeurs, au ſortir du Berceau,
Se pouvoient dire avoir un pied dans le Tombeau.
Encor ſi l'on voyoit de ces plumes pédantes
Sortir de temps en temps des Pieces ſurprenantes
On leur pardonneroit cette demangeaiſon
De critiquer ſans fin & ſouvent ſans raiſon,
Enfin pas un Autheur la Cenſure n'eſquive,
Auſſi ne faut-il pas que tout le monde vive ?
L'un mord, l'un donne à mordre ; &, ſelon ſes talens,
Comme on peut au public chacun fait ſes preſens.

Mais

Mais de le contenter c'eſt une grande affaire,
Il juge par caprice, heureux qui peut luy p'aire !
Comme l'on voit par tout des Rats, & des Souris
De qui la faim s'attache aux étoffes de prix,
Et qui gaſtent ſans fin tout ce qui ſe preſente
A quoy peut ſe ficher leur dent toûjours rongeante
Ainſi ſur l'Hélicon de pareils animaux
Mordent impunément les Livres les plus beaux ;
Et pouſſent ſans pitié leur plus cruelle rage
Contre ceux qui de plaire ont l'heureux avantage
Ces fléaux des Autheurs ſont toûjours aux aguets ;
Dés que chez l'Imprimeur les ouvrages ſont preſts,
Ils vont les attaquer, & jamais le Parnaſſe
N'a pû faire perir cette importune Race ;
Race pleine d'orgüeil que l'envie enfanta,
Et que la jalouſie enſuite fomenta.

Je te veux divertir. Hyer j'allay chez Cleante
Dont l'ardeur de critique eſt un peu violente,
Et qui veut que le Monde approuve ce qu'il dit,
Parce qu'il eſt Autheur ; &, de plus, bel eſprit.
Je trouvay ce Sçavant avec quatre Confreres,
Tous autour d'une table aſſis en Gens d'affaires,
Qui tenoient un Sonnet, appliquez fortement,
Et que Cleante enfin condamna hautement.

Ah ! le maudit Sonnet, c'eſt l'ouvrage d'un Aſne.
Faut-il par de tel Vers que nôtre art on profane,
Dit-il, je ſuis d'avis que l'on mette au Carcan
L'Autheur ſur le Parnaſſe, & qu'on l'y laiſſe un an.
Pas un de ces Meſſieurs n'oſa le contredire,
Toûjours à ſon avis étant preſts à ſouſcrire ;
Et quelque jugement, bon, ou mauvais qu'il fît,
Ils l'approuvoient, diſant. Il l'a dit, il ſuffit.
Sur le papier enſuite ils mirent la Cenſure,
Chaque Vers, chaque ~~ligne~~ mot eût ſon égratignûre,
Et jamais on ne vit Sonnet déchiqueté
Avec tant de rigueur, & tant de cruauté.
Mais d'autres beaux eſprits le Sonnet approuverent,
Un jour donc qu'avec eux ces premiers ſe trouverent,
Ce fut une diſpute avec tant de chaleur,
Qu'on crie un peu moins haut quand on crie au voleur,
Soûtenir ce Sonnet ! ô l'ignorante craſſe,
On le pardonneroit au Baron de la Craſſe ;
Mais que de beaux eſprits l'approuvent hautement,
Ils ont rompu la paille avec le jugement,

Il les faut dégrader, dit Cleante en colere,
Et moy qui m'y connois je soûtiens le contraire
Dit un de ces derniers, mais d'un air fastueux.
On se mocque de vous, Homme présomptueux
Qui condamnez toûjours les ouvrages des autres,
Vous prétendez par là mettre en credit les vôtres?
Ils ne sont pas pourtant tout ce que vous pensez,
Et si tous vos larcins se trouvoient effacez,
Aussi bien que vos vers qui sentent trop la Prose,
Le reste, croyez-moy seroit bien peu de chose.
On voit bien qu'ils sont faits à grands coups de marteau,
Qui vous tient lieu de Muse, & de sacré ruisseau,
Ils sont plats, durs, forcez, ils ne roullent qu'à peine
Ces Enfans de douleur de vôtre ingrate veine;
Pour en arrenger six un jour vous est trop peu,
Tant vôtre esprit est sec & dénué de feu.
Vos vers sont à peu prés de la mesme fabrique
De ceux de ces Autheurs que le grand Satyrique
Boisleau l'inimitable a mordus finement;
Ainsi défaites-vous de vôtre emportement,
Et si vous me croyez, arrestez vôtre verve,
Puisque vous travailez en dépit de Minerve.

Pour payer les bons vers que vous avez produits,
Ça, faisons un marché, pour chacun, deux Loüis.
Pour chaque méchant Vers, deux soufflets, & je gage
Qu'on vous verra bien-tost de l'enflûre au visage,
Que mesme vous pourrez avoir le mesme sort
Du Poëte Cherillus qu'on souffletta si fort,
Qu'il alla tristement voguer sur l'onde noire,
Vous qui n'ignorez rien vous en sçavez l'Histoire.
A ce piquant propos du Contre-critiqueur
Cléante l'orgüeilleux entra presqu'en fureur;
Et sans qu'on arresta cét Homme colerique,
Avecque les deux poings il eust fait la replique,
Mocque-toy, cher Damon, de ces Grammairiens,
Qui faute de sujet s'attachent à des riens,
Qui se pillent l'un l'autre avec beaucoup de rage,
Croyant posseder seuls la beauté du langage,
Et que l'on parle mal, si l'on ne parle pas
Comme l'ont arresté ces nouveaux Vaugelas.
Cependant en dépit de leurs chicaneries
Qui donnent quelque atteinte à tes rimes fleuries
Ton ouvrage, crois-moy, n'en est pas moins parfait;
Car a-t-on jamais dit qu'un visage fust laid

Pour n'avoir pas le nez si bien fait que le reste ?
La tache qui paroist sur une riche veste
Ne luy dérobe point son éclat ny son prix,
Ainsi, pour quelque mot du rang des mots prescrits,
On ne condamne point un ouvrage agreable,
Enfin de tant d'Autheurs cét amas innombrable
N'auroit jamais parû, si depuis qu'on écrit
De ces critiques vains on avoit craint l'esprit,
Travaille donc toûjours à tes Vers magnifiques,
Et te mets au dessus de toutes les Critiques.

SATYRE X.

Contre la Guerre.

ENTRE les plus grands maux qui regnent sur la Terre,
Daphnis, il n'en est point de plus grand que la Guerre ;
Et je dis hardiment, n'en déplaise aux Heros,
Qu'elle renferme en soy toutes sortes de maux
Mars est un vray Demon, Bellonne, une furie,
Et leurs champs si fameux sont une Boucherie,
Un Theatre sanglant, où les cruels Acteurs
L'un sur l'autre acharnez exercent leurs fureurs,
Où le plus grand poltron, tirant à l'avanture,
Du plus brave Guerrier creuse la sepulture ;
Où l'esprit de vengeance exerce impunément
L'art de tuer les Gens toûjours brutalement ;
Où la discorde enfin, la fureur, & la rage
Ne presentent aux yeux qu'horreur, & que carnage.
La belle fiction qu'il y croit des Lauriers !
Quant aux tristes Cyprez ils y sont à milliers,

La Parque les cultive, & de sang les arrose ;
Sa trop cruelle main qui jamais ne repose,
Avec le plomb qui vole, & le trenchant acier,
En tire incessamment des veines du Guerrier ;
Et qui de plus de morts au Dieu noir fait offrande,
Est mis au premier rang de l'heroique bande,
Mais que sont ces Heros que l'on vante si fort ?
Les fiers executeurs des Arrests de la mort,
O l'illustre avantage ! ô la charmante gloire !
Eh, l'on dévroit berner les Filles de memoire,
Qui de ces Gens de sang, de ces Gens furieux
Font de puissans Heros, des demi-Dieux, des Dieux !
Leur ame cependant de loüange affamée
De cette fausse gloire avalle la fumée
Avec tout le plaisir que sçait prendre un cœur vain
Qui se voit élever au dessus de l'humain,
Ah ! quel Dieu qu'un Cesar ! quel Dieu qu'un Alexandre !
Combien ont-ils réduit de Provinces en cendre !
N'étoient-ils pas plûtost des démons incarnez ?
Combien par eux de Roys ont esté détrônez,
De Peuples faits Captifs, de Villes saccagées !
Combien de Nations tristement égorgées,

Ce ſont-là les haut-faits de ces grands Conquerans
Qui meriteroient mieux d'eſtre appellez Tyrans,
Ce ſont-là ces Heros que tant de monde admire,
Et qui de l'Univers aſpirant à l'Empire
Maſſacroient ſans pitié, Femmes, Enfans, Vieillards,
O l'enragé métier que le métier de Mars !
Daphnis, j'en puis parler par mon experience,
J'embraſſay ce métier au ſortir de l'Enfance,
Suivant toûjours ce Dieu dans ſes champs pleins d'effroy,
Et ſemé de ces Gens qui n'ont ny foy ny loy,
Le cœur trop enchanté de la gloire des armes,
Je me ſuis ſignalé dans les chaudes allarmes.
Rien ne m'a fait trembler, ny Lignes, ny Remparts,
J'ay mille fois oüy ſiffler de toutes parts
Le plomb trop diligent qui vient frapper en traître,
Et tüe également le Vallet, & le Maître,
Comme un autre j'ay ſçû percer les Eſcadrons
Pouſſant également Braves, & Fanfarons,
L'Ennemy m'a pû voir d'un courage intrepide
Paſſer ſur un Courſier l'onde la plus rapide,
Où, vraiment animé de la plus noble ardeur,
J'écartois du peril & l'Image, & la peur.

Milles bouches de feu qui tonnoient sur la rive
Ne pouvoient rallentir mon ardeur prompte, & vive,
Enfin par ma bravoure, & par de si beaux faits,
Si je ne suis Heros, nul ne le fut jamais.
Aussi la Renommée au son de sa Trompette
Fait retentir mon Nom couché dans la Gazette;
Et mesme dans des Vers, & Latins, & François,
Avec plaisir j'ay lû mes plus fameux Exploits.
Je me suis enyvré de l'encens chimerique
Qu'aux Heros comme moy donne la voix publique;
Et m'entendant loüer, en tout temps, en tout lieu,
J'ay crû que, tout au moins j'étois un demi-Dieu.
Ce fin galimatias d'une Muse sublime,
Qui chez les beaux esprits est en si haute estime;
Ces emphatiques mots enflez d'illusion,
Qui souvent font un Mars d'un malheureux Pion,
Ces Vers majestueux, avec leurs hyperboles,
M'ont trop charmé le cœur de leurs pointes frivoles
Mais quand j'eus r'appelé le secours du bon sens,
Je vis évanoüir tous ces vains sentimens;
Et, pensant de sang froid à mon ardeur guerriere,
Je condamnay ma main comme une Meurtriere;

Car mille, & mille fois, d'un cœur trop inhumain,
J'ay trempé dans le sang cette cruelle main,
Daphnis, qu'ont merité ces Villes desolées,
Ces Vieillards égorgez, ces Vierges violées ?
Ah ! j'en fremis d'horreur, & j'ay milles remords
D'avoir sur le cocyte envoyé tant de morts !
Quel fruit ay-je tiré de ce faux avantage,
D'avoir en cent assauts témoigné mon courage ?
Un bras estropié, mon Coffre dégarny
De mes nobles forfaits m'ont justement puny,
Deux Marquisats vendus, & le reste en regie
Ont payé dignement mon illustre folie.
Adieu donc pour jamais gloire de grand Guerrier,
Adieu Bellonne, adieu ; je te rens ton Laurier,
Assez de fous sans moy, courront te rendre hommage
A mes dépens enfin je suis devenu sage.
C'est ce que dit Clitandre avec quelque chaleur,
Dont le brave Daphnis rioit de tout son cœur,
Sûr que dés le moment qu'on mettroit en Campagne,
Ou contre la Hollande, ou bien contre l'Espagne ;
De dessein & d'avis on le verroit changer,
En effet, aussi-tost qu'on parla d'assieger,
Il reprit ses emplois, & son cœur heroïque
Le fit bien distinguer dans la plaine Belgique.

SATYRE XI.

Contre le mensonge dont le monde fait profession, ce que l'Autheur fait voir par la peinture de diverses sortes de Menteurs.

CLITON, l'on dit bien vray que tout le Monde ment
Par tout ce n'est que fourbe, & que déguisement,
Avec un peu de soin, d'artifice, & d'étude,
Telle qui fait l'amour, passe pour une Prude,
Telle qu'on croit fidelle a plus d'un Favory,
Et trompe également, & galans, & Mary.
On remedie à tout avecque l'imposture
On fait mentir son teint, sa taille, sa figure,
Le tour blond par anneaux, & les ajustemens
Font aussi mentir l'âge, & dérobent des ans,
Sur la naissance on ment par la Noblesse feinte,
Tel qui porte le Nom d'une Maison éteinte,
Fort illustre autrefois, s'en dit effrontément;
Mesme de son Blason se pare insolemment,
Mais combien de Maisons encore toutes neuves
Sont illustres pourtant graces aux fausses preuves,

Le Genealogiſte eſt payé pour cela,
Il tire d'un Heros le Fils d'un Quinola,
D'un franc Bourgeois anté ſur une tige antique
Il cache adroitement, & l'aûne, & la Boutique,
Un DE que l'on ajoûte à ſon Nom inconnu,
Qui ſans cét ornement paroîtroit un peu nû,
Une Lettre à propos dans ce Nom ménagée;
Ou, ſelon l'occurrence, une Lettre changée,
Fonde ſa qualité, luy preſte des Ayeux
Que l'on tire à plaiſir des Nobles les plus vieux.
S'il ne s'en trouve point de commodes en France,
On en va déterrer à Naples à Florence,
Au fond de l'Allemagne; &, s'il en eſt beſoin,
Sans ſortir de la place on en cherche plus loin,
Puis mon faux Gentilhomme effrontément étalle
Douze Predeceſſeurs dont il pare une Sale,
Tous armez juſqu'aux dents comme des Jaquemars,
Et peints des meſmes airs que l'on peindroit un Mars,
Impudemment enſuite il vous forge l'Hiſtoire
Des faits où leur valeur leur acquît de la gloire,
Mais le Pere, dit-on, a porté les couleurs
Qu'importe ſes grands biens l'ont mis dans les honneurs,

Cinq

Cinq ou six millions réparent la naissance,
Et font aux grands Seigneurs briguer vôtre alliance,
Aujourd'huy l'on respecte un Financier aisé
Plus qu'un noble Marquis dont l'or est épuisé,
Ainsi le veut le siecle, & l'on ne sçauroit plaire
Quelque talent qu'on ait quand la bourse est legere.
Voyons d'autres Menteurs. Qu'il en est au Barreau!
On le peut du mensonge appeler le Bureau.
C'est de necessité qu'il faut que l'on y mente,
Pierre contre Martin dispute d'une rente;
Si Pierre est bien fondé, l'Avocat de Martin
A beau plaider, crier, & vômir du Latin,
En vain par son bien dire aux Juges il impose;
Il ment, puisqu'il soûtient une mauvaise cause,
L'éloquence, aprés tout n'est qu'un art de mentir,
Qui fascine l'esprit, & le sçait pervertir,
Ses ruses, ses détours, ses plus nobles figures
Se peuvent appeler de belles impostures;
Et ceux qui de cét art possedent les fins traits,
Sçavent persuader ce qui ne fut jamais.
C'est par cét art menteur que les Autheurs des ligues,
Pour détrôner des Roys, ont noüé des intrigues;

Et qu'on a vû contre eux les Peuples déclarez ;
Séduits par les Sermons des Orateurs sacrez.
C'est par cét art menteur que tant d'Heresiarques
De tant d'esprits trompez ont esté les Monarques ;
Et par leur éloquence, & par leurs beaux discours,
A mille faussetez ont souvent donné cours,
C'est par cét art menteur que les sectes nouvelles,
Ont eû tant de crédit sur de foibles cervelles,
Et que des Imposteurs, preschant l'antiquité
Ont fait adroitement glisser la nouveauté,
Un autre grand Menteur, c'est le tendre langage
Avec sa flatterie à l'amour il engage.
Une Innocente croit ce qu'un Badin luy dit,
Elle pense estre aimée, & le trompeur en rit
Il prend le ton plaintif, il gémit, il soupire,
S'il sçait faire des Vers, il y peint un Martyre,
Qu'il ne sentit jamais, le fourbe, le frippon !
La sotte cependant croit que c'est tout de bon,
Et son cœur attendry fait l'éco veritable
D'un amour tout pareil aux amours de la fable.
Mais il versoit des pleurs, & son cœur étoit gros
De soupirs emflammez, & de tristes sanglots,
Et ce pauvre Garçon s'en alloit rendre l'ame !
Mais ce pauvre Garçon feignoit beaucoup de flame,

Mais ce pauvre Garçon, plus fin que vous mentoit,
Et rien que son plaisir ne le sollicitoit,
En peu de jours aussi (vous le sçavez, la belle)
Cét Amant si touché devient un infidelle,
Et prit dans ses filets avec ses propos doux
Une innocente Agnés aussi sote que vous.
Combien de Cajolleurs de blondes, & de brunes
Mentent en se vantant de leurs bonnes fortunes!
Et comme la plûpart sont plus vains qu'amoureux,
Ils ont l'esprit content, quand on les croit heureux.
Parmy les jeunes fats (nation incommode)
Ce mensonge impudent est beaucoup à la mode.
Cliton, où trouver donc de la sincerité?
Ce n'est pas au Païs de la Civilité,
Ces fades complimens qui sont tant en usage
S'ils ne sont pas mensonge, au moins en sont l'image.
Tel qui de tout son cœur vous empoisonneroit,
Vous vient dans un mal-heur témoigner son regret.
Vous offre son service, & mesme vous embrasse,
Ce mensonge est horrible, & sent son ame basse,
Ah! qu'il est familier à la Ville, à la Cour
Parmy tous les rivaux de fortune & d'amour!
Sous un grand voile noir que de Veuves heureuses
Mentent effrontément en faisant les pleureuses!

Et qui ne riroit point d'entendre leurs soupirs
En perdant des Epoux qui furent leurs Martyrs,
Que comme de vrais fots ces Coquettes traitterent,
Et qu'avec grand plaisir toûjours elles tromperent ?
Que de Maris jaloux mentent en affectant
Un visage tranquile, un air libre, content,
Quoy que le cœur rongé d'une tristesse noire !
Mais de la déguiser ils se font une gloire,
Tout jaloux cependant qui souffre, & ne dit mot,
Ne sera pas long-temps sans qu'on en fasse un sot;
Et c'est assurément trop risquer pour sa teste
Quelquefois en grondant on évite une creste.
Cliton, il est encor de plus hardis Menteurs
Ce sont nos beaux esprits les Verificateurs,
Ces flatteurs dévoüez au Dieu né de la Tonne
Traittent des Gens de rien en Gens digne du Trône,
Les ornant de vertus qui leurs conviennent mal
Leur sang ayant passé par un vilain canal,
Aussi ne cachent-ils leur naissance honteuse,
Que par les gros presens d'une fortune heureuse,
Qui tirant un Commis du limon Roturier,
Luy donne Train, Hôtel, Table, Meubles, Portier.
Quand je voy des couplets qui traittent de Mécéne
Un Cancre, digne objet de mépris, & de haine,

Je voudrois qu'à l'Autheur, pour payer ſes couplets
On donnaſt largement nazardes, & ſoufflets,
Que ce menſonge eſt bas! qu'il eſt peu ſupportable!
Encor quand un Rimeur fait une Dame aimable
D'un objet dénué de graces, & d'appas,
Ce menſonge flatteur ne ſcandaliſe pas.
Il le faut avoüer, les Vers ſont une éponge
Dont, ſi vous la preſſez il ne ſort que menſonge,
Mais le ſerment de Poëte eſt de mentir toûjours
Et de parer ces Vers de charmes, & d'amours,
De Roſes, & de Lys, d'enjoüemens, & de graces;
Des plus maigres Philis d'en faire des plus graſſes,
Et de former auſſi de charmantes Iris
De Dames au teint jaune, & meſme à cheveux gris,
De traveſtir enfin en nobles heroïnes
Des Coquettes ſans nom, des Bourgeoiſes badines.
C'eſt marcher ſur les pas des faiſeurs de Romans
Qui de Gens mal tournez font des Hommes charmans;
De petits Compagnons, des Maîtres de Provinces,
Et de galans Bourgeois des Heros, & des Princes.
Lors que ces beaux menteurs hauſſent leur voix d'un ton
Pour chanter la valeur d'un brave dont le Nom

Ait fait le moindre bruit parmy les Gens de Guerre,
C'eſt le plus grand Heros qu'on ait vû ſur la terre ;
Mais ſi le Poëte ment, auſſi fait le Guerrier ;
Et c'eſt-là, comme on dit, le ſerment du Métier.
Tel qui fit, tout au plus, le quart d'une Campagne,
Dit qu'il a fait trembler les plus braves d'Eſpagne,
Puis dans ſa vanité forge une occaſion
Ou c'étoit fait de luy ſans ſon cœur de Lion,
Et vous compte pour rien ce perilleux paſſage
Où nos Gens dans le Rhin ſe mirent à la nage.
On rencontre ſouvent de ces hardis Menteurs,
Moins deteſtez pourtant que les lâches flatteurs
Flatter, d'un Courtiſan eſt le vray caractere,
C'eſt dequoy s'établir, c'eſt le ſecret de plaire.
Aux Grands il ne faut pas dire leurs veritez,
Ceux qui l'entreprendroient ſe verroient rebutez.
Il faut avoir l'adreſſe, & trouver l'artifice
De faire en leur faveur une vertu d'un vice,
Et de changer en bien tout ce qu'ils font de mal,
D'un prodigue il faut faire un Homme liberal ;
Un juſte, d'un cruel ; d'un Fanfaron, un Brave ;
D'un Stupide, un Prudent ; d'un Glorieux, un Grave,

Dites, s'il parle peu, qu'il eſt judicieux,
Donnez-luy de l'encens, en tout temps, & tous lieux;
Admirez tout en luy juſques à ſes baſſeſſes;
Trouvez un beau pretexte à toutes ſes foibleſſes,
Et de quelques deffauts qu'il ſe trouve remply,
Croyez-en ſes flatteurs, c'eſt un Homme accomply.
Sur l'apparence ainſi roulle la Renommée;
Bien moins de verité que de belle fumée,
Le menſonge aujourd'huy peint tout comme il luy plaiſt,
Et difficilement voit-on rien comme il eſt,
Ce trompeur en tous lieux étend ſa tyrannie;
Et ſi l'on prétendoit faire une Colonie
Des plus hardis Menteurs enſemble ramaſſez,
Un grand Royaume entier ne ſeroit pas aſſez
Pour les contenir tous, tant leur Race eſt feconde,
Et meſme l'on pourroit en peupler tout un Monde.

SATYRE XII.

Elle est contre la Mode. L'Autheur en fait voir les abus, & que non-seulement elle regne sur quantité de choses indifferentes, mais qu'elle s'étend aussi sur les mœurs, & mesme sur les choses les plus sacrées.

RETIREZ-vous, raison, vous estes incommode,
Vôtre temps est passé, faites place à la Mode,
Tout le Monde aujourd'huy l'aime, luy fait la Cour,
Et vous abandonna dés qu'elle vit le jour.
Elle gouverne tout, & si-tost qu'elle change,
Le plus sage Caton soûs ses ordres se range,
Il faut donc qu'à mon tour j'obeïsse à ses loix,
Et que je laisse là mon Habit trop Gaulois,
Disoit Alcimedon, plus ridé qu'un vieux Singe,
Il prit donc la Cravate, il se mit en beau linge;
Se barda de rubans comme un jeune Garçon;
Puis flatté d'en avoir tout l'air & la façon,

Se défit auſſi-toſt de ſa Perruque antique,
Et perſonne à la Cour ne fut plus magnifique.
Damon, je fus ſurpris de voir ce vieux badin
Se complaire en ſoy-meſme, & faire le blondin;
Luy dont le dos voûté dont la démarche lente
Démentoient hautement la jeuneſſe apparente,
Je ne pûs m'empeſcher de rire avec éclat,
Quand je vis ce vieux fou faire le jeune fat.
Alcidon, me dit-il, mais qu'avez-vous à rire?
Me le demandez-vous? C'eſt que je vous admire,
Luy dis-je! Eh ſied-il bien à ſoixante, & dix ans
D'eſtre ainſi curieux de ces vains ornemens?
Voyez dans le Miroir vôtre bouche enfoncée,
Voyez de vôtre front la peau ſeche, & pliſſée,
Et vos yeux enchaſſez dans un ſale Coral,
Tout cela vous dira que rien ne ſied ſi mal
A l'Homme prés d'entrer dans la décrepitude,
Que de parer ſon corps avecque tant d'étude,
Sous ces ajuſtemens, ſous cét habit poly
Croyez-vous qu'une Iris vous trouve plus joly?
Rendront-ils à vos yeux ces lumieres ſi nettes
Qui pouſſoient autrefois leurs rayons ſans Lunettes?
Verrez-vous de nouveau vos gencives s'armer,
Et d'un feu de Coral vos lévres s'animer?

Sur ce blanc champignon qui vous tient lieu de teſte,
A ſemer un poil blond Nature eſt-elle preſte ?
Sçachez que l'air hydeux de l'âge décrepit
Eſt plus hideux encor ſous un pompeux habit.
La Mode me dit-il, demande ces manieres,
Et l'on ſiffle les gens qui les ont ſingulieres ;
La Mode a plus de poids que n'en ont vos diſcours.
Vivez-donc en vieux fou le reſte de vos jours,
Luy dis-je Alcimedon, faites-vous leſte, brave ;
Donnez-vous à la Mode en ridicule eſclave,
Je ſçay que vous avez beaucoup de Compagnons,
Et qu'il eſt aujourd'huy bien des Alcimedons.
Mais, Damon, tout fléchit ſous cette extravagante,
On eſt toûjours charmé de tout ce qu'elle invente.
Auſſi dés le moment qu'elle l'a ſupprimé,
Ce qu'on eſtima tant ceſſe d'eſtre eſtimé,
L'habit de Pantalon, les fraiſes gaudronnées
Se virent en crédit durant aſſez d'années,
La Rotonde eut ſon temps, la Barette eut ſon tour,
Et rien ne coiffoit mieux, diſoit-on à la Cour,
Lors qu'on s'éguilletoit avecque la Ceinture,
Les Galans paroiſſoient d'agreable figure,

Avec les cheveux courts, avec les pourpoints longs,
Les Dames de jadis trouvoient beaux leurs mignons.
La trousse eut son merite avec le bas d'attache,
Un temps fut qu'on fit cas de la grosse moustache,
Barbe en pointe eut son Regne, & rien ne séioit mieux;
Car aisément à tout s'accoûtument les yeux.
Mais tout cela passa comme le reste passe;
D'une trop longue Mode en France l'on se lasse;
Et quand la nouveauté sur la scene paroist,
Bizarre, ou non bizarre, on l'embrasse, elle plaist.
Mesme on peut s'étonner jusqu'où son pouvoir monte,
A ce propos, Damon, je te veux faire un conte.
Au temps que l'on portoit ces monstrueux Canons,
Dont souvent la longueur alloit jusqu'aux talons,
Et cachoit les deffauts d'une jambe cagneuse,
Medor & Celadon ne l'ayant pas heureuse,
Mais d'ailleurs des mieux faits d'entre les Courtisans,
Se faisoient un honneur d'en porter des plus grands.
Tous deux ils prétendoient en avoir l'avantage,
Si bien que leurs Canons croissoient comme leur âge
Un jour donc Celadon dans la Chambre du Roy
Paroist en Canons, grands à donner de l'effroy,

Puis ayant fait sa Cour aussi-tost se retire,
Ces Canons étonnans forcerent à soûrire
Jules l'Homme d'esprit, d'un naturel railleur,
Quand Medor, qui sortoit des mains de son Tailleur,
Entra leste, bien mis, en Canons aussi larges [ges
Qu'étoient du temps d'Ajax les plus puissantes Tar-
(Ceux de l'autre pourtant l'emporroient haute-
Apprenez ce que fit Jules fort plaisamment. [ment)
De la teste, & du doigt ce Ministre l'appelle,
A ses ordres Médor paroist soûple, fidelle.
Il va les recevoir sentant voller son cœur,
Et se flattant desja d'estre de la faveur.
Ce fin Sicilien avec son air affable
Tire à l'écart Médor qui faisoit l'agreable;
Puis d'un air serieux il luy tint ce propos
Le raillant finement, mais en fort peu de mots,
Bien que vos grands Canons épouventent les autres,
J'en vois à Celadon de plus grands que les vôtres,
Prenez-y garde au moins, c'est pour vous affronter,
Vous sçavez quel remede il y faut apporter.
Mais qui peut distinguer le fou d'avec le sage,
Quand de l'Homme à la mode on fait le personnage?
Et que peut-on juger de tous ces changemens
Qu'elle introduit sans fin dans les habillemens,

A quoy

A quoy ſans raiſonner, tout le monde défere,
Sinon que les François ont la teſte legere.
Ils le font bien paroître aux ouvrages d'eſprit
On en juge à la Mode, à la Mode on écrit,
On neglige Cyrus, Pharamond, Polexandre,
On laiſſe la Clelie, on ne lit plus Caſſandre;
Et l'on prend ces Livrets où l'on ne trouve rien;
Où tout le beau travail du ſec Hiſtorien
Eſt une ſeule intrigue, & ſouvent mal noüée,
Il faut voir cependant combien elle eſt loüée.
On en fait le ſujet des converſations,
On en fait le ſujet des conteſtations;
Meſme de beaux eſprits, & des plus authentiques,
En donnent au Public de ſçavantes critiques,
O l'important ouvrage! en quels temps vivons-nous!
Que la Mode Damon fait de ſortes de fous!
Je tenois l'autre jour ce diſcours chez Orante,
Orante bel eſprit, precieuſe, ſçavante,
Qui décide du ſort des ouvrages du temps;
Mais à qui tout déplaiſt hors les beaux ſentimens,
Choſe fade à la longue, & beaucoup ennuyeuſe,
Meſme qu'on peut nommer de belle viande creuſe,
Sçavez-vous de quel air elle me querella,
Et les piquans propos dont elle m'accabla?

Vous eſtes du vieux temps, Alcidon, me dit-elle,
Vous oſez devant moy traitter de bagatelle
Ces ouvrages divins, goûtez des délicats ? [plats !
Qu'en comparaiſon d'eux vos gros Romans ſont
S'il faut que le Roman cede aux Hiſtoriettes,
Il faut que l'Opera cede aux Marionnettes,
Luy dis-je en ſoûriant ; Mais j'en demeuray-là ;
Car avec trop d'aigreur elle me repliqua,
Tu peux juger, Damon, par cette impertinence
juſqu'où la Mode étend ſon injuſte licence.
Elle a ſur le Parnaſſe un abſolu pouvoir,
Ce que les bouts rimez en leur temps firent voir
Si-toſt qu'à leur fureur la Porte fut ouverte
La plaine d'Hélicon s'en vit toute couverte,
Au bout de quelque temps la Mode s'en paſſa,
Et celle d'autres vers pour un temps, la chaſſa
Vers que mirent au jour ſous le nom de burleſque
Certains Rimeurs bouffons, de qui l'eſprit groteſ-
A force d'y meſler des mots de Crochetteurs, [que,
Fit qu'on eſtima peu l'ouvrage, & les Autheurs,
Il en faut excepter un, pourtant, entre mille
Qui ſçeût faire un plaiſant du ſerieux Virgile,
Et dont les Vers badins, aiſez, point ennuyeux,
Le peuvent diſputer à des Vers ſerieux,

Chacun ſçait cependant combien on eût de peine
A vuider ce limon de la docte Fontaine.
Mais malgré ſoy, Damon, à la Mode on ſe rend;
Et ſa force eſt pareille à celle d'un torrent,
Dont la rapidité ſoudaine, & violente
Entraîne en ſa fureur tout ce qui ſe preſente;
De tout ce qui luy plaiſt le Monde eſt enchanté;
Enfin elle fait tout avec authorité,
Ne vois-tu pas comment Hélicon la revere?
A d'aſſez bons Rimeurs aujourd'huy l'on voit faire
De ces Vers ſans façon, Vers libres, inégaux,
Vers qu'on devoit laiſſer en proye aux Madrigaux,
Vers enfin, dont l'oreille eſt rarement charmée
Et qu'on peut appeller de la Proſe rimée
Damon, voila d'où-vient. Ce grand débordement
D'ouvrages imparfaits, & ce déchaînement
De burleſque ennuyeux, de contes à peau d'Aſne,
Qui de ce Mont ſacré vont faire un Mont profane;
Mais prétendre arreſter la Mode en ſa fureur,
C'eſt prétendre guerir tout le Monde d'erreur.
Tout ſe rend à ſes loix, elle taille, elle ordonne
Aux Orateurs ſacrez des regles elle donne,
Et ne voyons-nous pas que les Prédicateurs
S'accommodent toûjours au gouſt des Auditeurs,

Ils en jugent souvent par brigue, par caprice,
Et l'on peut ajoûter, avec tant d'injustice,
Qu'à la Cour un Sermon qui ne réüssit pas,
Met sans aucun retour un Predicateur bas,
La Parole de Dieu, dans le siecle où nous sommes,
Devient par ce moyen la parole des Hommes,
Ses traits sçavent charmer l'esprit de l'Auditeur,
Mais assez rarement vont-ils jusques au cœur.
Aux Directeurs aussi la Mode est beaucoup chere,
C'est d'elle uniquement qu'ils tiennent l'art de plaire,
Eussent-ils d'un Martyr l'ardeur, la pieté,
Sans ce je ne sçay quoy de la Mode emprunté
Qui gagne saintement les Dames importantes,
Ils se verroient réduits, tout au plus, aux suivantes,
Mais les grands Directeurs, pour leurs devots emplois
Ne veulent s'attacher qu'à des Dames de choix,
Des Dames du grand air, des Dames distinguées
Et leurs Confessions aujourd'huy sont briguées.
Mais d'où-vient, demandoient un jour quelques Railleurs,
Que si peu d'Hommes vont chercher les Directeurs,

Et qu'ils ont autour d'eux ce grand nombre de Dames ?

Quelqu'un leur répondit. C'eſt que ce ſont des Femmes,

Leur ſexe eſt agreable, aimant fort l'entretien ;
Le Directeur s'y plaiſt, & s'en acquite bien
La direction faite, on parle de nouvelles,
Sans jamais oublier le ſecret des Ruelles,
Auſſi que diroient-ils en deux heures, ou trois ?
Prens garde, Directeur, le Diable eſt bien matois ;
Accourcis le diſcours ſi tu veux eſtre ſage,
Souvent ſans y penſer, dans le piege on s'engage ;
Et le peril eſt grand dans de ſi long propos,
Profitez de l'avis mes beaux Peres devots.
Les Devotes, Damon, ſont beaucoup à la Mode ;
Avec Dieu comme on peut le Monde on accommode ;
On fait un peu de bien, on fait un peu de mal,
Pour le matin, l'Egliſe, & pour le ſoir, le Bal,
On rencontre un Galand, on luy preſte l'oreille ;
Mais ſans deſſein, dit-on, que le cœur ſe réveille
Par aucun ſentiment contraire à la pudeur,
Dites, qu'en penſez-vous ? répondez, Directeur ?
La Mode eſt donc le Dieu preſque de tout le monde,
La raiſon en raiſon contre elle en vain ſe fonde,

Il faut bien s'y soûmettre en dépit qu'on en ait,
A moins que de passer pour un esprit mal fait.
Elle décide aussi du prix de la science
Descartes paroist-il ? on l'adore, on l'encense ;
Aristote est un sot avec ses qualitez,
Par luy les accidens furent mal inventez ;
Et ses Universaux, & ses Catégories
Se peuvent appeler de pures réveries,
Enfin de cét Autheur les dogmes sont bernez,
Tel qui dans ses écrits ne mit jamais le nez,
Pour paroistre à la Mode Homme scientifique,
Soûtient que ce Réveur a gasté la Physique,
Que sa doctrine n'est que pour les seuls pedants,
Mais que celle de l'autre est pour les vrais sçavans,
Qui connoissent à fonds dans leur docte cabale
Lafromate fameux, la Glande Pinéale,
Et les rares secrets de la sensation
Que ne connût jamais la Gréque Nation,
Allez-vous promener, formes substancielles,
Dit le Cartésien, ignorances réelles,
Ecoutons prononcer l'Oracle de nos jours,
Et n'oublions jamais ce mystique discours,
Substance qui s'étend, & substance qui pense,
C'est la suggestion de quelque intelligence,

Paroles toutes d'or ! & qui les entend bien,
Peut se vanter par tout d'estre Physicien.
Voila le Procés fait au bon Homme Aristote,
Et quiconque le suit est ignorant, radote,
De son authorité Descartes le proscrit,
C'est le Roy des sçavans, & la Mode y souscrit.
Si-tost que Copernic presente son systhéme,
La Mode le reçoit, & c'est presque un Blasphéme
Que d'oser critiquer ce nouveau Josüé,
Malgré ses ennemis, il doit estre loüé
D'arrester le Soleil, qui dans la vaste Pleine
Du Globe de cristal couroit sans prendre haleine,
D'avoir tant galoppé qu'il devoit estre las !
De ce grand Astrologue, il ne se plaindra pas,
Contre luy cependant la Terre est en colere ;
Car étant comme elle est une pesante Sphere
Qui de tout temps étoit dans un profond repos,
Avec tant de Citez qui luy chargent le dos
De tourner jour, & nuit elle doit estre lasse,
En vain à Copernic elle demande grace,
Parce qu'en s'arrétant une heure seulement,
L'Univers tomberoit dans le déreglement.
Tout cela, cher Damon, n'est pas de conséquence
Que la Mode en tout temps exerce sa puissance

Sur les Vers, sur les mots, sur les Physiciens,
Ce sont des jeux d'esprit qu'on peut nommer des Riens,
Que tout le Genre humain luy serve de poupées;
Tantost les habillant d'étoffes découpées;
Tantost de tiretaine, & tantost de velours;
Ou de riches Brocards les plus chers, les plus lourds,
Que l'une en Pantalon vienne faire une entrée;
Une autre en vray Marquis sous l'étoffe dorée;
Enfin sous l'habit brun, ou sous l'habit d'éclat,
Le sage est toûjours sage; & le fat toûjours fat,
Mais elle veut aussi par un desordre étrange
Que l'ame sous ses loix en Esclave se range;
Et c'est elle aujourd'huy qui gouverne les mœurs,
La vertu luy déplaist, on rit de ses rigueurs,
Elle ne reçoit plus ny vœux ny sacrifices,
Des vices établis chacun fait ses délices?
Et ceux sur qui le Ciel en souphre se fondit,
Par la Mode du temps se trouvent en crédit,
La Nature s'en plaint, le beau sexe en murmure;
Mais, sans avoir égard à devoir, à Nature,
Dés que la Mode veut qu'on soit un scelerat,
Le libertin s'oblige au crime par Contract,

Il s'établit des Loix, sans estre Formaliste,
Et c'est-là le Canal de la secte Déiste.
Elle est fort à la Mode, on n'en est point gesné
Pour vivre sans plaisir l'Homme seroit-il né,
Disent les forts esprits ? laissons la loy de grace,
C'est la part des capots, & de la Populace,
Crime, fraude, vertu, justice, bien, ou mal,
Allons droit à nos fins, pour nous tout est égal,
Il ne faut point flatter, cette damnable secte
Par tout de son venim beaucoup de monde infecte,
Sans elle verroit-on ce grand emportement
De cent crimes divers commis si hardiment,
Ce brigandage ouvert, ces hautes injustices,
Tant de fausses vertus dont l'on masque les vices,
Sans elle des donneurs de benedictions
Se verroient-ils atteints des belles passions ;
Seroient-ils si sçavant dans la Carte du tendre ?
Ah ! qu'ils auront un jour de grands comptes à rendre !
En ce siecle doré les vices vont beau train,
La droiture s'en plaint, mais sa plainte est en vain,
La foulle des plaisirs occupe tout le Monde,
Si la vertu murmure, on la berne, on la fronde,
Enfin la Temperance a perdu son Procés,
Et le Luxe est pousé jusqu'au dernier excés,

L'horrible soif de l'or va jusques à la rage,
Pour l'attirer à soy l'on met tout en usage ;
La mode est d'estre riche ; il faut l'estre, & dust-on
Devenir pour jamais esclave du Démon,
Les Sens ont le dessus, la Raison l'on écrase ;
La seule Mode enfin des desirs est la Base,
On a beau déclamer, le Monde libertin
S'abandonne aux plaisirs s'abandonne au destin,
S'étant mis fortement ce dogme dans la teste,
Que son ame a le sort de l'ame d'une beste ;
Et son lâche dessein de contenter ses sens
Fomente dans son cœur ces brutaux sentimens
Ainsi, ne croyant point de peines éternelles,
Il court aveuglément aux choses criminelles ;
Et n'étoit que souvent, l'échaffaud luy fait peur,
Il pousseroit plus loin le feu de sa fureur.
Il garde toutefois de certaines mesures
En bon Tartuffe il fait les devotes figures ;
Il assiste souvent à nos Mysteres saints ;
Les lévres il remuë, au Ciel leve les mains ;
Il fléchit les genoux, se frappe la poitrine,
Et ne diroit-on pas qu'une flame divine
Allume dans son sein l'ardente charité
Qui nous mene au chemin de la felicité ?

Mais ce n'eſt qu'un trompeur, ce n'eſt qu'un hypocrite
Au ſortir du lieu Saint ce fou ſe précipite
Dans cét abîme affreux de crimes qu'on deffend,
L'un achette une Vierge, & ſa Mere la vend,
L'un va trouver l'Inceſte, & l'autre l'Adultere,
L'un d'un ſubtil poiſon va regaler ſon Pere,
L'autre, avec un faux Coin à l'Image du Roy,
Va frapper des Loüis, d'or de mauvais alloy,
L'un court à ſon uſure, & l'autre à ſa vengeance,
Le Juge corrompu fait pencher la Balence
Du côté qu'il luy plaiſt, quand le Plaideur a mis
Dans le fond de ſon ſac bon nombre de Loüis.
Chacun prend le party qui luy ſemble commode,
Armide fait l'amour, & dit que c'eſt la Mode,
Qu'un commerce galant n'eſt point contre l'honneur,
Pourvû qu'un ſeul Amant ſoit reçû dans le cœur.
Malgré-vous, pourſuit-elle, un Epoux on vous donne
De qui mille deffauts compoſent la Perſonne,
Un jaloux, un tyran qui vous fait enrager,
Le cœur dans ce chagrin cherche à ſe ſoulager,
Ainſi pour addoucir ma peine trop cruelle
J'ay conquis un Amant à qui je ſuis fidelle,

Puiſqu'il eſt de mon choix n'eſt-il pas mon Epoux ?
Ah ! qu'il me venge bien de mon vilain jaloux !
Que la vertu fulmine, & que l'honneur en gronde,
Cette Mode eſt du ſiecle, & l'équité la fonde.
Ainſi la mode étend ſon pouvoir en tout lieu,
Et paſſe juſqu'aux Gens que l'on conſacre à Dieu,
C'eſt à qui briguera le meilleur Benefice ;
Non pas dans le deſſein d'en faire mieux l'Office,
Mais pour eſtre à ſon aiſe, & d'un gros train ſuivy,
Pour avoir une table où tout ſoit bien ſervy,
Et dont les mets friands que le flatteur admire
Sont la ſubſtance helas ! du pauvre qui ſoûpire.
Les pauvres de ces Gens ſont de bons Officiers,
Comme Maiſtres d'Hôtel, Cuiſiniers, Sommeliers,
Ce ſont Cochers, Laquais, Portiers, mangeurs d'a-
Et meſme aſſez ſouvent la petite Climene, [véne,
Pour ſoulager le poids du triſte Celibat
Dont ils rompent le vœu, ſans rendre de combat.
Les devots Fondateurs de ces gras Benefices
Ne croyent pas fonder dequoy nourrir les vices,
Leur deſſein étoit bon ; car ils s'étoient flattez
Qu'on ne changeroit point des morts les volontez
Mais Rome trouva bon de les mettre en commande,
Des Abbez reguliers la geſne étant trop grande.

Depuis

Depuis le gros Seigneur, juſqu'au moindre Bourgeois,
Dans toutes les Maiſons d'un Enfant on fait choix,
Pour, malgré luy ſouvent, luy donner la Soutane,
Benefices, ou non; ſoit devot, ſoit profane,
Fut-il un vray brutal, ne ſçeût-il A, ny B.
La choſe eſt reſoluë il faut qu'il ſoit Abbé,
Neuſt-il qu'une Prébende, & meſme une Chappelle,
Dés qu'il eſt tonſuré, c'eſt ainſi qu'on l'appelle;
Et c'eſt de là que vient cette confuſion
D'Abbez, dont on pourroit compter un million.
Il n'eſt rien de ſi propre, & leur douce maniere
N'a pas beaucoup de l'air de diſcurs de Breviaire,
Pour eux les ſaints Canons n'ayant aucuns appas,
La pluſpart ſont Abbez comme ne l'étant pas,
Ils courent les plaiſirs, ils cajolent les belles,
Et ce ſont aujourd'huy les Heros des ruelles,
Ils prennent aiſément l'air tendre, l'air galant,
L'un fait des jolis Vers; & l'autre, avec ſon chant
Doux, & paſſionné de la belle méthode,
Charme Iris, qui s'écrie, ah! qu'il chante à la Mode!
Sans mentir, il enchante; Eh, qui s'en deffendra?
Il ne s'épuiſe point, il ſçait trois Opera!

O l'aimable Garçon, & qu'il peut à bon titre,
Avec tant de talens aſpirer à la Mitre !
La Mode veut pourtant que tous les quatre mois
Cét Abbé ſi joly monte en Chaire une fois,
Et les Dames y vont en foulle pour entendre
Ce qu'il ne luy coûta que la peine d'apprendre,
Combien de récriemens de ce ton précieux
Qui, bien que de la Mode, eſt beaucoup ennuyeux!
Et de l'air qu'on l'écoute, & de l'air qu'on le loüe,
Ne jugeroit-on pas que c'eſt un Bourdaloüe ?
Mais en ce ſiecle helas ! où l'on vit comme on vit
La vertu, le bon ſens ſe trouvent ſans crédit,
La Mode a tout gaſté, ſans aucune eſperance
Que l'on puiſſe des mœurs r'établir l'innocence ;
Et malgré la Raiſon & ſes ſages diſcours,
Le Monde en uſera comme il a fait toûjours.
Pour toy, mon cher Damon, ſuy tes belles maximes,
Deteſtant toute Mode, où ſe trouvent les crimes.

FIN.

LETTRE MORALE
A MADEMOISELLE***
DONT LA FORTUNE
N'ESTOIT PAS BONNE.

HElas ! pourquoy faut-il, parfaite Celimene
Que des plus noirs chagrins vôtre cœur soit la Scene,
Et qu'étant si charmante, & si pleine d'appas,
La joye, & les plaisirs ne suivent point vos pas.
Ils les suivroient par tout, n'étoit la sainte flame
Des plus hautes vertus qui gouvernent vôtre ame.
Avecque tant d'attraits, avec tant de beauté,
Quels plaisirs n'auroit point un esprit emporté !
Pour peu qu'il témoignast de lâche complaisance
On le verroit bien-tost nager dans l'abondance
Les belles comme vous ont les plus surs moyens,
Aux dépens de l'honneur, d'acquerir de grands biens

L'or ſuit toûjours les pas des beautez criminelles,
Dérobe à la vertu mille cœurs infidelles,
Et l'on voit aujourd'huy qu'à la Ville, à la Cour,
Il en attire plus que ne fait pas l'amour.
Mais, malgré le débris, & le triſte naufrage
D'un bien dont vous deviez avoir un gros partage,
Et que cruellement vous ravit le mal-heur,
Au faux brillant de l'or vous préferez l'honneur;
Et voyant renverſer une fortune heureuſe,
Vous ſouffrez ce revers en ame genereuſe.
Avec ces ſentimens d'un Eſprit vraiment fort,
Que malgré vos chagrins j'eſtime vôtre ſort!
D'une ame qui s'éleve au deſſus du vulgaire
Le principal bon-heur conſiſte à ne rien faire
Qui ne ſoit digne d'elle, & de la noble fin,
Où le Ciel toûjours ſage a fixé ſon deſtin.
Elle ſçait que la vie eſt un ſimple paſſage,
Pour arriver un jour à ce ſublime étage
Où regne pour jamais une felicité
Qui vaut mieux que tout l'or, que toute la beauté,
Que tous les vains plaiſirs, & que toute la Pompe
Du Monde corrompu, qui flatte, mais qui trompe.
Souvent on porte envie aux funeſtes douceurs
De ceux qu'il a comblez de ſes fauſſes faveurs,

Mais que sont ces douceurs ? une ombre, une fumée,
Une fuzée éteinte aussi-tost qu'allumée,
Plus un cœur se nourrit de tous ces vains plaisirs,
Plus une soif ardente allume ses desirs,
On croit qu'aux noirs chagrins c'est l'unique remede ;
Mais la douleur les suit, & toûjours leur succede.
On les voit disparoistre au moment qu'on les tient ;
Et c'est pour son tourment que le cœur s'en souvient.
On le sçait, on le sent ; mais, malgré la sagesse,
L'ame insensiblement tombe dans la foiblesse,
De chagrins, & d'ennuis un cœur toûjours battu
Laisse trop lâchement endormir la vertu.
La mauvaise fortune abbat, rend l'éthargique ;
Etouffe dans le sein ce qu'il a d'heroïque,
Le present vous afflige, on craint pour l'avenir,
Et contre ses assauts on à peine à tenir.
Il faut laisser passer ces assauts, ces orages,
Puis ensuite écouter les discours toûjours sages
De la droite raison, qui revient au secours ;
Car difficilement on arreste le cours
De ces rudes torrens qui, dans leur violence
Bravent tous les efforts de nostre resistance.

Quelquefois, Celimene, ils vous troublent le cœur ;
Mais ſans vous étonner de leur chaude fureur,
Suivez toûjours les pas d'une ame genereuſe,
Et croyez que ſouvent telle qu'on croit heureuſe
Avec ſon bien immenſe, avec ſa qualité,
A beaucoup plus que vous l'eſprit inquieté.

Combien de ſages cœurs gaſtez par l'opulence !
Le vice (il eſt trop vray) ſuit de prés l'affluence ;
Et c'eſt un pur miracle, & meſme des plus grands,
De trouver la vertu chez les Gens opulens.

Mais ſi vous étiez riche avec tant d'avantage
Dame, d'eſprit, de corps, de beauté de viſage,
N'en ſeroit-ce pas trop ? je tremblerois pour vous.
Celimene, aprés tout, c'eſt un ſort aſſez doux
Que d'eſtre au premier rang, non-ſeulement des belles,
Mais des ſages encore, & des ſpirituelles.

Sur la vertu pourtant faites le premier fond
Tout le reſte perit avecque les ſaiſons ;
Eh, que vous ſervira lorſque dans trente années,
Que toutes vos beautez ſe verront ſurannées,
On dira. L'on voit bien que dans ſes jeunes ans
Elle eût de la beauté, qu'elle eût des agréemens ?

Quand on auroit eſté plus belle que les Anges,
Celimene, ce ſont de cruelles loüanges !
Mais aprés ces diſcours, pleins de conſeils Moraux,
Croyez qu'en vous plaignant, je prens part à vos maux,
Selon le vray devoir d'un cœur tendre, & fidéle,
Et dont vous n'ignorez ny l'ardeur, ny le zéle.

STANCES SATYRIQUES.

Contre les mensonges, & les extravagances des Poëtes.

QUE c'est un art Menteur que l'art de Poësie !
Il fait tomber en frénesie
Ceux qui se messent de rimer ;
Car dans leurs nombreuses cadences
Tout leur talent est d'exprimer
De pures visions & des Extravagances.

L'un tout desesperé va conter aux Ecos
Combien amour luy fait de maux ;
Puis il va le dire aux Fontaines.
Il en instruit les Prez, les Monts,
Et fait confident de ses peines
Tout ce qui vole en l'air, jusques aux Papillons.

L'autre au bord d'un Ruisseau, comme un vray fana-
L'apostrophe d'un ton tragique, [tique,
Luy disant, tout baigné de pleurs,
Arreste le cours de ton onde.
Jette veux conter les douleurs
Que me fait éprouver la plus belle du Monde.

Combien de faux tourmens, combien de faux sou-
Combien aussi de faux de desirs [pirs,
Paroissent vrais dans leurs ouvrages,
Et combien souvent y voit-on
Briller de divines Images,
De qui l'original est laid comme un Démon;

Ils prodiguent souvent, & l'Albâtre, & l'Yvoire,
En faveur d'une gorge noire.
Du plus riche éclat des Rubis
Ils parent une laide bouche;
Et couchent la Rose & le Lys,
Où la Rose, & le Lys n'eurent jamais de couche.

Combien nous ont-ils peints d'Amarantes, d'Iris,
De Celimenes, de Cloris;
Combien de Caliſtes parfaites
Qui font naître les doux tourmens,
Mais qui ne ſont que des Perrettes,
Malgré le vain éclat de ces noms de Romans.

Ils font comme il leur plaiſt mille Metamorphoſes;
Ils changent les Soucys, en Roſes;
L'Ebéne, en Albâtre tres-fin;
Et chez cette Race fantaſque
Tout eſt brillant, tout eſt divin,
Mais ſouvent tout eſt laid, quand on oſte le Maſque.

Une laide avec ſoin conſulte ſon Miroir,
Se flattant ſottement d'y voir
Ce qu'une Ode luy repreſente.
S'il ne le repreſente pas,
Elle s'écrie. Il faut qu'il mente,
Car l'Ode aſſûrément a bien peint mes appas.

Ainſi ces impoſteurs avec leurs hyperboles
Abuſent forces laides folles,
Mais que peut-on eſperer d'eux
Autre choſe que du menſonge,
Puis qu'Apollon au cerveau creux,
Pegaſe, & les neuf Sœurs ſont les Enfans d'un ſonge?

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné Chaville le 6. Juin 1685. Il est permis à RICHARD LALLEMANT Marchand Libraire à Roüen, d'imprimer ou faire imprimer un Livre intitulé *Discours Moraux & Satyriques ou Satyres generalles du Sieur L. PETIT*, durant le temps & espace de six années, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer ; Et tres expresses deffenses sont faites à toutes Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient de le faire imprimer ny contrefaire, n'y d'en vendre de contrefaits à peine de trois mil livres d'amende, confiscation des exemplaires & autres peines, comme il est plus amplement porté a l'Original.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires de Paris, le 15. Juillet 1685. Signé, ANGOT.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 8. Decembre 1685.

Fautes ſurvenuës en l'Impreſſion.

SATYRE I. page 5. v. 2. remorts, *liſez* remords. Sat. I. pag. 6 v. 4. leurs, *liſez* leur. Sat. I pag. 8. v. 21. de, *liſez* du. Sat. II. pag. 14. v. 22. le, *liſez* ſe. Sat. II. p. 16. v. 1. vendeurs, *liſez* vendeur. Sat III. pag. 14. v 4 nüage, *liſez* nüages. en la meſme pag. v. 17. ſon, *liſez* bon Sat. IV. pag. 37. v. M. feu, *liſez* fou. Sat. IV pag 42. v 3. guidé, *liſez* guindé. Sat. IV. pag 45. v. 22. on, *liſez* l'on. Sat. VII. pag. 71. v. 19. attaquant, *liſez* attaquent. Sat. VIII. pag. 74 v. 2. racines, *liſez* ruines. Sat. VIII. pag. 73 v. 11. Si que, *liſez* Signe que. Sat. VIII. pag. 77. v. 11 au, *liſez* aux. Sat. IX pag 80. v. 10. ſigne, *liſez* mot. Sat. IX pag. 82. v. 2, Ca, *liſez* ça. Stances. pag. 123. v. 8. feux, *liſez* faux.